Vie de l'Islande à l'époque des légendes, *l'Afrique de nos jours*, *Contribution aux recherches sur l'antiquité* (1872-1874); *Recherches scientifiques sur l'antiquité* (1873); *Traité d'histoire universelle* (1873); *les Peuples préhistoriques en Europe* (1873-1880); *la Croyance du peuple sur ses morts* (1874); *l'Art religieux en Suède au moyen âge* (1874); *le Moyen Age en Suède de 1350 à 1531* (1876-1877); *la Troie d'Homère* (1878). M. Hildebrand est l'un des principaux rédacteurs de « Antiqvarisk Tidskrift för Sverige ».

* **HILDEBRAND** (Bruno), économiste allemand, né à Naumbourg-sur-la-Saale le 6 mars 1812.—Il est mort à Iéna le 29 janvier 1878. Il publiait depuis 1872, avec Conrad, les *Annales d'économie politique et de statistique*.

HILDEBRAND, pseudonyme du poète Nicolas Beets.

* **HILDEBRANDT** (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin (Prusse) le 2 juillet 1804. — Il est mort à Dusseldorf le 29 septembre 1874.

HILDENBRANDTIÉES s. f. pl. (il-den-bran-si-é — rad. *Hildenbrandt*, nom propre). Bot. Famille d'algues dont le thalle, formé de plusieurs couches de cellules, se développe horizontalement et revêt une mince croûte d'enduit calcaire. Les cellules constitutives, unies d'abord et ensuite verruqueuses, sont petites, arrondies, légèrement anguleuses et forment des séries verticales régulières. L'enveloppe cellulaire est épaisse, incolore; mais le contenu de la cellule présente une rhodophylle à granulation très fine. Un orifice simple, situé au sommet des conceptacles les met en communication avec l'intérieur. Les algues de cette importante famille vivent dans les eaux douces ou salées. Elles sont diversement colorées en rouge, en rose ou en brun. Elles appartiennent à l'ordre des Rhodophycées.

** **HILL** (sir Rowland), homme politique anglais, né à Kidderminster en 1795. — Il est mort à Hampstead, près de Londres, le 27 août 1879. Il a été inhumé dans l'abbaye de Westminster et un monument lui a été élevé à Londres, en face de la Bourse, en 1882.

* **HILLAIRET** (J.-B.), médecin français, né à Angoulême en 1815, mort à Paris en 1882. Il passa son doctorat à Paris, où il se fit recevoir médecin des hôpitaux. Attaché pendant de longues années à l'hôpital Saint-Louis, il se fit connaître par d'importants travaux sur les maladies de la peau et fut nommé membre de l'Académie de médecine. Ce chirurgien distingué, qui a traduit de l'anglais les *Observations relatives au diagnostic des tumeurs*, par Bright, est auteur des ouvrages suivants : *Notice historique sur l'empoisonnement par l'arsenic* (1846, in-8°); *Mémoire sur les accidents auxquels sont soumis les ouvriers employés à la fabrication des chromates*, avec A. Delpech (1876, in-8°); *Leçons sur les maladies de la peau* (1879, in-8°); *Traité théorique et pratique des maladies de la peau* (1881-1884, in-8°, avec pl.).

. **HILLEBRAND** (Charles), littérateur allemand, né à Giessen (grand-duché de Hesse) le 17 septembre 1829.—Il est mort à Florence en octobre 1884. Après la déclaration de guerre en juillet 1870, il donna sa démission comme professeur à la Faculté des lettres de Douai; bien que naturalisé Français, il reprit ses droits de sujet allemand, la Prusse ne reconnaissant la naturalisation étrangère qu'à titre provisoire. Oubliant l'hospitalité française dont il avait vécu, il ne cessa dans ses écrits de témoigner de sa haine, tantôt brutale, tantôt hypocrite, contre la France abattue. Correspondant du « Times », Hillebrand suivit l'armée italienne dans l'expédition contre Rome et s'établit ensuite à Florence, où il fit des cours et où il rédigea un recueil, *Italia*, publié à Leipzig (1874-1877, 4 vol.). Il a donné une série d'études sous le titre de *Temps, Peuples et Hommes* (Berlin, 1872-1882, 6 vol.), dont le tome Ier, *la France et les Français pendant la seconde moitié du* XIXe *siècle*, a été traduit en français par M. Eugène Minoret (1880, in-18). Dans le même ordre d'idées, il mit au jour une *Histoire de France*, de l'avènement de Louis-Philippe à la chute de Napoléon III (Gotha, 1877-1879, 5 vol.). Son dernier écrit, intitulé : *History of German Thought* [Histoire de l'Idée allemande] (Londres, 1880), est un recueil de conférences faites en 1879 à l'Institut royal de la Grande-Bretagne.

** **HILLEMACHER** (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris le 13 octobre 1818. — Il est mort le 2 mars 1887. A l'énumération de ses œuvres il faut ajouter les toiles suivantes : *Julien de Médicis* (1878); *Astolphe et Joconde*, *Piccola moneta!* (1879); *Tarpeïa*, portrait de *Mme C. P.* (1880); *les Frères de Witt*, portrait de *Jules Girard* (1881); *Enée et Didon*, un *Portrait* (1885); *le Vieux Mortimer et Richard Plantagenet* (1886); *Fiorita* (1887), ainsi que dix-sept compositions pour *l'Enfer* de Dante (1883).

HILLEMACHER (Paul et Lucien), compositeurs français, fils du précédent. Ils sont nés à Paris, le premier le 25 novembre 1852, le second le 10 juin 1860. Tous deux ont fait leurs études musicales au Conservatoire (classes de Bazin et de Massenet) et ont remporté le grand prix de Rome : Paul en 1876 avec une scène lyrique intitulée *Judith*, Lucien en 1880 avec *Fingal*. Comme le faisaient les frères de Goncourt, MM. Hillemacher travaillent ensemble et cette collaboration a produit des œuvres remarquables, parfaitement homogènes, très soignées dans la forme et les détails. En 1882, ils présentaient au concours de la ville de Paris une légende symphonique en trois parties, *Loreley*, qui fut couronnée et exécutée en décembre 1882 par l'orchestre Lamoureux au théâtre du Château-d'Eau. Bien accueillie par les artistes, l'œuvre de MM. Hillemacher, conçue dans des idées très modernes et difficile d'interprétation, effaroucha un peu le public et la critique. L'opéra de *Saint-Mégrin*, tiré du drame d'Alexandre Dumas, remporta au théâtre de la Monnaie de Bruxelles (3 mars 1886) un franc et légitime succès. La musique, claire et dramatique, est très bien appropriée à la scène. C'est également à Bruxelles que fut représentée (mars 1888) *une Aventure d'Arlequin*, opéra-comique en deux tableaux, jolie partition écrite sur un livret très insignifiant de M. Judicis. Dans le genre symphonique, MM. Hillemacher ont fait exécuter une *Suite d'orchestre*, arrangée sur des romances sans paroles de Mendelssohn (concerts Broustet) et *la Cinquantaine* (concerts Lamoureux, 1888). Ajoutons de nombreuses publications : messe solennelle, recueil de mélodies, morceaux de piano, mélodies détachées, chœurs, etc.

* **HILLER** (Ferdinand), pianiste et compositeur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 24 octobre 1811.—Il est mort à Cologne le 11 mai 1885. Hiller dirigeait depuis longtemps dans cette ville les fameux concerts du Gürzenich. Très lié avec Mendelssohn, il a publié sur le grand compositeur un volume de *Lettres et Souvenirs*, traduit en français par M. Félix Grenier. Aux œuvres déjà citées ajoutons les opéras : *les Catacombes* (Wiesbaden, 1862) et *le Déserteur*, qui eut du succès à Cologne en 1865; deux oratorios, *Saül* et *Prométhée*. Hiller, qui avait passé à Paris une partie de sa jeunesse, conserva pour la France une affection véritable qui ne se démentit pas après les événements de 1870. Il prit courageusement la défense de l'école française et de Paris, ville musicale où les chefs-d'œuvre de la musique allemande étaient *joués en perfection*, dit-il. « Quels que soient, s'écrie-t-il en 1876, dans le « Deutsche « Rundschau », les dissentiments présents ou à venir entre Allemands et Français, aucun Allemand de quelque intelligence ne devrait à ce point mépriser les Français, auxquels en définitive, de cent côtés différents, l'Allemagne a les plus grandes obligations, auxquels il lui faut encore aujourd'hui emprunter tant d'œuvres d'art et de littérature. » Très ennemi de la musique de l'avenir, il vit souvent se déchaîner contre lui la colère des Wagnériens, du maître lui-même, dont les œuvres étaient pourtant irréprochablement exécutées au Gürzenich, sous sa propre direction. On lui doit en outre : *Vie musicale de notre temps* (1868-1871); *Louis de Beethoven* (1871); *Lettres de Maurice Hauptmann à Spohr* (1876); *Exercices d'harmonie et de contrepoint* (1876); *Choses personnelles et musicales* (1876); *Lettres à une innommée* (1877).

HILLERN (Wilhelmine DE), femme de lettres allemande, née à Munich le 11 mars 1836. Fille du publiciste danois Christian Birch, qui a longtemps habité la France, et de Charlotte Birch-Pfeiffer bien connue comme auteur dramatique, elle reçut une instruction très soignée. Se sentant une vocation irrésistible pour le théâtre, elle n'hésita plus à la suivre lorsqu'elle eut vu jouer Rachel. Applaudie avec enthousiasme dans ses tournées artistiques à Brunswick, Carlsruhe, Berlin, Hambourg, etc., elle renonça en plein succès à la carrière qui s'ouvrait si brillamment à elle pour épouser, en 1857, le baron de Hillern, directeur de justice à Fribourg-en-Brisgau. Dès lors, vivant heureuse dans sa famille, elle se voua aux lettres. Le succès la suivit; elle prit rang parmi les bons écrivains allemands avec son roman *Doppelleben* [Double Vie] (1865), et son talent ne fit que s'affirmer dans les œuvres suivantes : *Ein Arzt der Seele* [Un médecin de l'âme] (1869); *Die Geier-Wally* [la Fille au Vautour] (1878); etc. Au théâtre, elle a produit : *Guten Abend* [Bonsoir] (1873); *Ein Autographensammler* [l'Amateur d'autographes] (1874) et une adaptation au théâtre de *Geier-Wally*.

* **HIMLY** (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, né à Brunswick le 14 décembre 1800. — Il est mort à Gœttingue le 16 février 1881. Son dernier ouvrage est intitulé : *Voyage d'une famille à travers l'Egypte, la Palestine et la Syrie* (Leipzig, 1860).

* **HIMLY** (Louis-Auguste), historien français, né à Strasbourg en 1823. — Professeur titulaire de géographie à la Faculté des lettres de Paris depuis le 22 novembre 1863, il a été élu membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques) le 16 mai 1884. Il est doyen de la Faculté des lettres et officier de la Légion d'honneur. Son dernier ouvrage, qui a pour titre : *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale* (1876, 2 vol. in-8°), est un chef-d'œuvre d'érudition.

* **HINDOU** adj. — Doit s'écrire ainsi, et non INDOU, d'après l'Académie (éd. de 1877). Il en est de même pour HINDOUSTAN et non INDOUSTAN, HINDOUSTANI et non INDOUSTANI. Nous avions pour ces trois mots préféré la seconde forme. Mais il faut toutefois observer que l'Académie, au mot RAJAH, dans cette même édition de son Dictionnaire, a défini rajah : *prince indou*, sans *h*, contrairement à la règle posée par elle précédemment.

HINE-BOUNE, rivière de l'Indo-Chine, qui prend naissance dans des montagnes par environ 18° 10' de lat. N. et 103° 15' de long. E., coule de l'E. à l'O. dans une contrée à peu près inconnue, puis tourne brusquement vers le S.-O. pour se jeter dans le Mékong, près du village de Hine-Boune.

HIOLIN (Louis-Joseph-Auguste), sculpteur français, né à Sept-Monts (Aisne) le 1er mars 1846. Il entra en 1865 à l'Ecole des Beaux-Arts, où il devint élève de M. Jouffroy, et débuta au Salon de 1874 par des médaillons; ce furent encore des médaillons qui représentèrent l'artiste aux Salons suivants; en même temps il exposait des figures dont quelques-unes furent très remarquées. C'est ainsi qu'une statue, *Abel offrant au Seigneur le premier-né de son troupeau*, valut au sculpteur, en 1879, une médaille de 3e classe. On loua encore, de lui : *le Lieur de blé* (1881); le buste de *Viollet-le-Duc* (1883), et surtout un groupe en plâtre, *Au loup*, dont le modèle figura au Salon de 1885. La Ville commanda à M. Hiolin une reproduction en bronze de l'œuvre, reproduction qui parut au Salon de 1887. Cette statue montre un berger nu s'élançant en avant dans une course rapide; entre ses jambes, un grand chien galope dans le même sens et saute par-dessus le corps d'un mouton gisant sur le sol. L'originalité de ce groupe et la justesse du mouvement firent accorder à son auteur une médaille de 2e classe, qui le mit dès 1885 hors concours.

. **HIOLLE** (Ernest-Eugène), sculpteur français, né à Valenciennes (Nord) le 5 mai 1834.— Il est mort à Paris le 5 octobre 1886. Cet artiste, qui avait été tailleur de pierre et qui était devenu professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, obtint une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878. Il occupe une place éminente dans la statuaire française de notre temps. Outre divers bustes, entre autres le portrait du peintre *Harpignies* (1885), il importe de citer parmi ses dernières œuvres : la statue en bronze du *Général Foy*, à Ham (1877); *Un enfant* (1878); des sculptures pour le fronton de l'hôtel de ville de Paris; la statue de *La Fayette*, au Puy (1883); *le Modèle* (1885); la statue de *Nicolas Leblanc*, érigée en 1887 au Conservatoire des Arts et Métiers de Paris.

HIPPANTHROPE s. m. (i-pan-tro-pe — du gr. *hippos*, cheval; *anthrôpos*, homme). Nom poétique du centaure : *Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques* HIPPANTHROPES, *ces Titans à face humaine et à poitrail équestre*. (V. Hugo.)

** **HIPPEAU** (Célestin), écrivain français, né à Niort (Deux-Sèvres) le 11 mai 1803. — Il est mort à Paris le 31 mai 1883. Ses derniers écrits sont : *l'Instruction publique en Russie* (1878, in-12); *l'Instruction publique dans la République Argentine* (1879, in-12); *l'Instruction publique en France pendant la Révolution, discours et rapports* (1881-1883, 2 vol. in-12); *le Théâtre à Rome* (1883, gr. in-8°); *Dictionnaire topographique du département du Calvados* (1883, in-4°); *la Révolution française et l'Education nationale* (1884, in-8°); *l'Education et l'Instruction* (1885, in-12).

HIPPEAU (Edmond-Gabriel), fils du précédent, écrivain français, né à Caen le 14 octobre 1849. Ancien élève de l'Ecole des sciences politiques, licencié ès lettres et en droit, M. Edmond Hippeau fut successivement le secrétaire d'Amédée Thierry, d'Henri Martin et de M. Cheruel. De 1872 à 1879, il a été attaché au ministère des Affaires étrangères. Il collaborait en même temps au « Bien public », à « l'Echo universel », où il fit paraître des critiques d'art et des études diplomatiques, à « l'Evénement » dont il devint un des principaux rédacteurs politiques, au « Télégraphe », etc. En 1880 il fonda *l'Avenir diplomatique* et en 1881 *la Renaissance musicale*. De 1885 à 1888 il fut chargé de l'administration de la maison Dentu. Il a publié : *le Congrès de Berlin en miniature*, par un diplomate (1878, in-8°); *Nordenskjœld et l'expédition de la « Véga »* (1881, in-8°); *Parsifal et l'opéra wagnérien* (1882, in-8°); *Henri VIII et l'opéra français* (1883, in-8°); *l'Œuvre et la mission de la vie*, traduction de l'ouvrage de Richard Wagner, avec commentaires et notes (1883, in-8°); *Berlioz, l'homme et l'artiste* : I. *Berlioz intime* (1883, in-8°); *Histoire diplomatique de la troisième République* (1888, in-8°); *Berlioz et son temps* (1889, in-8°). Il a de plus rédigé le catalogue, avec notices, de la collection d'autographes Dentu. M. E.-G. Hippeau est membre de la Société d'histoire diplomatique et a été nommé officier d'académie en 1878. Il ne manque ni de talent ni de sens critique.

** **HIPPOLYTE-DU-FORT (SAINT)**, bourg de France (Gard), ch.-l. de canton; pop. 4.150 hab. — Il a été créé dans cette localité une école d'enfants de troupe, qui fonctionne depuis le mois d'octobre 1886.

HIPPOLYTE-FONTAINE, ingénieur-électricien, né à Dijon le 12 avril 1833. Sorti de l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne, il travailla d'abord comme simple ouvrier menuisier, puis entra, en 1853, dans les ateliers de Clément-Desormes, à Oullins, en qualité de dessinateur. Il ne tarda pas à se faire remarquer, et, en 1863, il était nommé ingénieur de la Compagnie des chemins de fer du Nord. En 1869, il fit breveter un moteur domestique à vapeur qui eut du succès. L'année suivante il s'associa avec MM. d'Ivernois et Gramme pour l'exploitation des brevets de ce dernier, et peu après devint administrateur de la Société Gramme. C'est en cette qualité qu'il contribua puissamment à introduire la lumière électrique dans les usines. En 1881, il fut l'organisateur des services de l'éclairage et de la force motrice à l'Exposition d'électricité. Son nom avait été mis en relief par les expériences qu'il avait faites à Vienne en 1877, relativement à la transmission des forces par l'électricité. Ces expériences remarquables sont les premières qui aient été faites publiquement sur ce sujet de haute importance. M. Hippolyte-Fontaine s'est acquis dans le monde des électriciens une notoriété exceptionnelle et d'unanimes sympathies; il est président de la chambre syndicale des électriciens, président d'un grand nombre de sociétés et commissions techniques et vice-président du congrès des électriciens. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1881.

On lui doit plusieurs publications techniques très appréciées : *Travail des métaux* (Paris, 1871), en collaboration avec Denis Poulot; *Description des machines les plus remarquables et les plus nouvelles à l'Exposition de Vienne en* 1873 (Paris, 1874); *l'Industrie aux Etats-Unis* (Paris, 1878, in-4°); *Eclairage à l'électricité* (Paris, 1877, 2e édit. 1879); *Electrolyse, renseignements pratiques sur le nickelage, le cuivrage, la dorure, l'argenture, l'affinage des métaux et le traitement des minerais au moyen de l'électricité* (in-8°, Paris, 1884); *Transmissions électriques, renseignements pratiques* (Paris, 1885, in-8°).

* **HIPPOPHAGIE** s. f. — **Encycl.** Depuis le siège de Paris, en 1870, l'*hippophagie* s'est complètement acclimatée à Paris et dans les villes industrielles de France, et le commerce de viande de cheval a été l'objet d'une réglementation spéciale dans la plupart d'entre elles. A Paris, on a consacré des locaux spéciaux à l'abatage du cheval et à la préparation de sa viande, l'un boulevard de l'Hôpital et l'autre à Pantin. En 1885, les boucheries hippophagiques de la Seine ont livré 16.490 chevaux, ânes et mulets; en 1886, la consommation s'est élevée à 18.442 animaux. Tous les animaux sans exception, avant d'être sacrifiés dans les abattoirs hippophagiques, sont présentés à l'examen du vétérinaire inspecteur de la boucherie, qui, après le signalement pris sur un livre, assiste à leur autopsie. A ce moment ont lieu de nombreuses saisies. En laissant de côté la maigreur, les principaux motifs de saisie sont la morve, le farcin et la mélanose. Les chevaux reconnus livrables à la consommation sont estampillés de marques spéciales sur les principales parties du corps, et, en outre, tout boucher qui vient les chercher doit recevoir des mains de l'inspecteur un *exeat* spécial. Sans ce laissez-passer, aucune viande de cheval, même estampillée, ne peut entrer à Paris. Le conseil municipal, pour ne pas faire renchérir le prix de cette viande, l'a exonérée des droits d'octroi, et elle ne paye que la somme représentant les droits d'entrée sur la quantité d'huile qui peut être extraite des pieds : 0 fr. 37 par 22 pieds. Afin de prévenir toute fraude, les sabots restent adhérents aux quartiers. C'est avec toutes ces précautions que la viande de cheval, placée dans des voitures couvertes, est conduite dans les boucheries de détail. Toutes celles-ci portent à l'extérieur, en haut et de chaque côté de la porte d'entrée, une tête de cheval en relief, ou bien les mots *Boucherie hippophagique* doivent être inscrits en gros caractères au frontispice de la boutique. Dans les marchés, l'administration exige également que des enseignes indiquent la nature de la viande mise en vente.

A l'étranger, la consommation de la viande de cheval va aussi en augmentant chaque année, même en Angleterre, qui a résisté la dernière à cette innovation. On peut donc espérer que, d'ici à peu d'années, toute la viande de cheval, dont on ne tirait autrefois pour ainsi dire aucun profit, sera utilisée au grand avantage des classes peu fortunées de la population. En apportant de la prudence dans le choix des animaux à abattre, il est prouvé aujourd'hui que cette viande présente les mêmes qualités que celle des espèces bovines.

HIPPOPODE s. m. (hi-po-po-de — du gr. *hippos*, cheval; *pous*, *podos*, pied). Appareil que les anciens mettaient aux pieds des chevaux : *Au temps de Constantin on se servit quelquefois d'*HIPPOPODES, *garniture protectrice du sabot, prenant son point d'attache sur le paturon; le vétérinaire anglais Bracy Clark a publié une reproduction de cet appareil*. (Nead Pearson.)

* **HIPPOPOTAME** s. m. — **Encycl.** On sait que l'on connaît seulement deux formes vivantes du genre *Hippopotame* et que ce genre est le représentant d'une famille dite des Obèses, du sous-ordre des Artiodactyles pachydermes. Il a existé, à l'époque tertiaire et à l'époque quaternaire des hippopotames qui vivaient dans l'Inde et en Europe. Une découverte toute récente nous montre qu'à Madagascar, dans des temps relativement peu éloignés, il a existé un hippopotame dont les restes subfossiles se trouvent, dans les dépôts lacustres de la grande île africaine, mêlés avec ceux de cet oiseau gigantesque aujourd'hui disparu, l'æpyornis. On a donné à cet hippopotame le nom d'*hippopotamus madagascariensis*; il est long seulement de sept pieds, tandis que l'hippopotame d'Afrique (*hippopotamus amphibius*) en mesure onze. Par sa taille cette espèce prend donc place entre l'hippopotame amphibie et celui de Libéria (*chœropsis liberiensis*), petite forme spéciale au bassin de la Libéria. « Cet hippopotame, dit Oscar Schmidt, a vécu depuis le début de l'époque diluvienne jusqu'à l'époque actuelle. Or, il est établi qu'autrefois il y a eu communication directe entre Madagascar et l'Afrique, et, comme la séparation de ces deux portions de terre a été effectuée bien avant dans l'époque tertiaire, nous avons là, d'après des documents géologiques, la preuve de la stabilité du genre Hippopotame. Ce n'est pas seulement la structure du pied, qui nous conduit à supposer des formes ancestrales très anciennes, qu'il faudrait rechercher au delà de l'époque tertiaire, mais aussi la dentition; celle-ci était déjà profondément différenciée avant la séparation des espèces d'Afrique et de Madagascar; depuis, elle n'a varié que dans de très faibles limites. »

HIPPOTIGRIS s. m. (ip-po-ti-griss — du gr. *hippos*, cheval; *tigris*, tigre). Zool. Genre de mammifères ongulés imparidigités (périssodactyles) renfermant des chevaux à robe rayée, tels que les zèbres, les daws, les couaggas. Les hippotigris, qui habitent tous l'Afrique, sont caractérisés par une robe claire, tigrée de bandes foncées, et par leur crinière droite et courte; dans ces dernières années on a découvert dans l'Afrique centrale une nouvelle espèce de zèbre, que M. A. Edwards, professeur au Muséum de Paris, a dédiée à M. Grévy, alors président de la République (*hippotigris Grevyi*.)

HIRKAÏ-CHÉRIF s. m. (ir-ka-i-ché-riff). Cérémonie religieuse traditionnelle, qui a lieu le quinzième jour du Ramazan, en Turquie. Ce jour-là, le sultan se rend en grand appareil à la mosquée de Sainte-Sophie, où est prononcé le *khoutbé* ou affirmation solennelle de la dignité de khalife en la personne du sultan. De là, il se rend à cheval au sérail de Top-Lapou, entouré de la foule des hauts fonctionnaires et des officiers de sa maison militaire, marchant à pied. Ce palais, ancienne résidence des padischâhs, renferme les reliques de l'islamisme, dont les deux principales et les plus vénérées sont le *sandjak-chérif* (premier drapeau du prophète) et le *hirkaï-chérif*, c'est-à-dire le manteau du prophète, lesquelles passèrent des Ommiades de Damas aux Abbassides de Bagdad et du Caire, puis à la maison ottomane, lors de la conquête de l'Egypte. Le manteau, enveloppé dans quarante pièces d'étoffes très riches et sur lesquelles sont écrits des versets du Coran, est exposé une fois chaque année à la vénération des fidèles, du quinzième jour jusqu'à la fin du Ramazan. Le sultan baise le premier le hirkaï-chérif et il assiste debout au défilé des hauts fonctionnaires qui viennent remplir par ordre hiérarchique la même cérémonie. Les musulmans, tout en vénérant fort la précieuse relique, ne lui attribuent aucun pouvoir surnaturel, comme on pourrait le supposer en les voyant se prosterner humblement devant elle.

. **HIRN** (Gustave-Adolphe), savant français, né à Logelbach (Haut-Rhin) le 21 août 1815. — Depuis 1876, ce physicien, qui est devenu correspondant de l'Institut, a publié d'importantes études sur la philosophie naturelle : *Théorie mécanique de la chaleur* (1876, t. II, in-8°); *Etude sur une classe particulière de tourbillons* (1878, in-8°); *la Musique et l'Acoustique* (1878, gr. in-8°); *Notice sur la mesure des quantités d'électricité* (1879, in-4°); *Explication d'un paradoxe apparent d'hydrodynamique* (1881, in-8°); *Thermodynamique appliquée*, avec O. Hallauer (1881-1882, gr. in-8°); *Recherches expérimentales sur la relation entre la résistance de l'air et sa température* (1882, in-4°); *Réflexions critiques sur la théorie cinématique de l'Univers : réfutation scientifique du matérialisme* (1882, in-4°); *la Vie future et la Science moderne* (1882, gr. in-8°); *Notice critique sur la nouvelle théorie du Soleil*, de C. W. Siemens (1883, in-4°); *Notice sur les rougeurs crépusculaires* (1885, in-8°); *la Notion de force dans la science moderne* (1885, in-12); *Recherches expérimentales et analytiques sur les lois de l'écoulement et du choc des gaz en fonction de la température* (1885, in-4°); *Causes de la détonation des bolides et des aérolithes* (1886, in-8°); *Recherches expérimentales sur la limite de la vitesse que prend un gaz* (1886, in-8°); *la Thermodynamique et l'étude du travail chez les êtres vivants* (1887, in-4°); *Théorie et application du pendule à deux branches* (1887, in-4°). — Son frère Ferdinand HIRN, né à Logelbach en 1812, mort le 29 décembre 1879, dirigea longtemps une importante filature alsacienne. C'est lui qui imagina la *transmission télodynamique* ou transmission de la force motrice à de grandes distances au moyen d'un câble en fil de fer. Il livra généreusement cette découverte à l'industrie et publia à ce sujet une description, texte anglais et français (1862, in-8°).

HIRSCH (Auguste), médecin allemand, né à Dantzig le 4 octobre 1817. Au début de sa carrière il pratiqua la médecine à Elbing et dans sa ville natale; puis il se livra à des études approfondies sur l'histoire et la distribution géographique des fièvres, de la dysenterie, en général des maladies épidémiques, et consigna le résultat de ses travaux dans son *Manuel d'histoire et de géographie de la pathologie* (Erlangen, 1859-1864, 2 vol.). Nommé professeur à l'université de Berlin en 1863, il y enseigna particulièrement l'histoire de la médecine et la distribution géographique des maladies épidémiques. Avec Pettenkofer il obtint la création de la commission du choléra pour l'empire allemand; à plusieurs reprises le gouvernement l'envoya étudier les épidémies qui avaient éclaté sur certains points de l'Europe, et en 1874 il représenta l'empire allemand à la conférence sanitaire siégeant à Vienne. Il a publié : *Sur l'anatomie des anciens médecins grecs* (Berlin, 1864); *Meningitis cerebro-spinalis epidemica* (Berlin, 1866); *Des moyens de combattre les épidémies* (Berlin, 1875); *Histoire de l'oculistique* (Leipzig, 1877), dans le « Manuel d'oculistique » de Græfe et Sæmisch. Il a, de plus, fourni de nombreuses biographies médicales à la « Biographie universelle allemande » publiée par la commission historique de Munich, et depuis 1866 il collabora aux « Rapports annuels sur les progrès de la médecine » publiés par Virchow.

HIRSCH (Gaston), auteur dramatique français, né à Metz en 1830. Il s'est fait connaître par un certain nombre de pièces de théâtre et d'ouvrages : *le Préjugé*, comédie en un acte, et *Un malheureux caractère*, comédie en trois actes (1860, in-12); *les Lagunes et le Tibre* (1862, in-12); *Téhéran* (1862, in-12); *Une actrice en voyage*, comédie en un acte (1884, in-12); *l'Affaire de Viroflay*, comédie en trois actes, avec E. Mendel (1884, in-12); *Fanfreluche*, opéra-comique en trois actes, avec Burani, musique de Serpette (1884, in-12); *la Marquise des rues*, opéra-comique, avec Siraudin (1885, in-12); *En grève*, drame en cinq actes (1885, in-12); *Flo-flo*, opéra-comique en trois actes, musique de Serpette (1886, in-12); *le Roman de deux femmes* (1887, in-12).

HIRSCH (Max), économiste et homme politique allemand, né à Halberstadt le 30 septembre 1832. Il entreprit un voyage d'études en France et dans l'Afrique du Nord, et en publia les résultats dans *Esquisse de la situation économique en Algérie* (Gœttingue, 1857); *Voyage dans l'intérieur de l'Algérie, par la Kabylie et le Sahara* (Berlin, 1862). De retour en Allemagne, il fonda le journal *le Progrès*, puis alla étudier les conditions des travailleurs en Angleterre et en Ecosse; il se décida alors à organiser en Allemagne, à l'imitation de ce qui existe en Angleterre, des sociétés corporatives industrielles destinées à relever le niveau moral et matériel de la classe laborieuse. On lui doit aussi la fondation de caisses de secours de diverses sortes pour les travailleurs, de la Société pour la propagation de l'instruction dans le peuple, la création d'arbitres pour les conflits entre ouvriers et patrons, etc. Elu en 1869 au Reichstag de l'Allemagne du Nord, il se joignit aux progressistes; en 1877, il obtint aussi un siège au Reichstag de l'empire. Nous citerons parmi ses travaux se rapportant aux questions économiques ou politiques : *les Caisses de secours mutuels et la législation* (Berlin, 1875); *Guide des sociétés corporatives industrielles*, en collaboration avec Polke (Berlin, 1876); *l'Etat et l'assurance* (Berlin, 1883); *Quel est le but des sociétés corporatives?* (Berlin, 1884).

HIRSCH (Auguste-Alexandre), peintre et lithographe français, né à Lyon le 8 juillet 1833. Elève de V. Vibert, de H. Flandrin et de Gleyre, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts en 1856 et débuta, de 1857 à 1859, par des lithographies et des portraits. Ses principales œuvres sont : *Enfant jouant avec un lézard* (1861); *Tepidarium*, *l'Idylle* (1863); *Pan tue la nymphe Pytis*, *Lecæna* (1864); *Caliope et Orphée*, *Brodeuses* (1865); *le Jeune Tobie* (1866); *Caïn* (1868), *le Sacrifice d'Abraham* (1869); *Petite Juive de Tétuan* (1870); *Petit Marocain portant du thé* (1873); *Juive d'Oran*, *Synagogue de Tétuan* (1874); *la Nuit*, *Une chanteuse de Tanger* (1875); *Danseuse de Tétuan* (1876); *Printemps*, *Orientale* (1877); *Fileuse* (1878); *le Retour des hadjis* (1880); *Rébecca* (1883); *le Vieux Rabbin de Mogador* (1884); *Porteur de dépêches à Tétuan* (1885); *Mauresque au bain* (1888).

HIRSCH (Alphonse), peintre français, né à Paris en 1843, mort dans la même ville le 15 juillet 1884. Elève de Meissonier et de Bonnat, il a laissé nombre d'eaux-fortes, de dessins d'après les maîtres anciens et modernes et de portraits. Il avait exposé aux Salons annuels les œuvres suivantes : *la Corde au cou* (1873); *le Premier-Né*, *Un dernier regard* (1874); *le Modèle*, *la Convalescente*, *En visite* (1875); *Premier Trouble* (1876); portrait de *M. Isidore*, grand rabbin de France (1877); portrait d'*Octave Feuillet* (1878); portrait d'*E. Daudet* (1881); portrait d'*E. Manuel* (1884), tous remarqués. Cet artiste, arrêté par la mort dans le plein essor de son talent, était aussi un collectionneur plein de goût.

HIS (Guillaume), anatomiste suisse, né à Bâle le 9 juillet 1831. Il fit ses études médicales successivement dans sa ville natale, à Berlin et à Vienne, et fut appelé, en 1857, à la chaire d'anatomie et de physiologie de l'université de Bâle; depuis 1872, il occupe les mêmes fonctions à Leipzig. Ce savant s'est occupé avec succès de recherches histologiques sur la cornée, les glandes et les vaisseaux lymphatiques; dans les derniers temps ses études ont porté sur l'anatomie et l'embryologie. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Crania helvetica*, avec Rutimeyer (Bâle, 1864); *Recherches sur la première disposition du corps des vertébrés* (Leipzig, 1868); *la Forme de notre corps et le problème physiologique de son origine* (Leipzig, 1875); *Anatomie des embryons humains* (1880, et années suivantes). Depuis 1875 il publie la *Revue d'anatomie et d'embryologie*, avec Braune, et, depuis 1877, la partie anatomique des « Archives pour les anatomistes et les physiologistes »; enfin, il a fourni de nombreux articles aux « Archives d'anthropologie ».

HIS DE BUTENVAL (le comte Charles-Adrien), administrateur français. V. BUTENVAL.

HIS DE LA SALLE (Aimé-Charles), collectionneur français, né à Paris le 11 février 1795, mort dans la même ville le 29 avril 1878. Son père était rédacteur du « Moniteur universel ». Quant à lui, il entra en 1814 dans la garde royale et en sortit démissionnaire en 1826, ayant rang de lieutenant de cavalerie. Le goût des chevaux fit dès lors place chez lui à une passion plus relevée, la recherche active et intelligente des œuvres d'art. Par un long séjour en Italie (1835-1836), suivi d'excursions en Belgique et en Hollande, par la fréquentation des artistes et des connaisseurs les plus distingués, il se donna une éducation remarquable, tout en conservant l'indépendance de ses opinions personnelles. Doué d'un tact parfait et sûr, il n'avait en vue aucune spéculation future. C'est ainsi qu'après avoir formé une collection infiniment précieuse de bronzes grecs, de monnaies antiques et de médailles italiennes, il réunit un grand nombre de dessins de premier choix, les estampes les plus belles, la plus riche collection des lithographies de Gavarni, des tableaux des meilleurs maîtres français. De tous ces trésors M. His de La Salle en retira l'élite à plusieurs reprises pour en doter les établissements publics : 100 dessins splendides à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris; 150 au musée de Dijon; des Poussin admirables au Louvre; des estampes sans prix à la Bibliothèque nationale; un tableau de Géricault au musée de Rouen; des dessins aux musées de Lyon, d'Alençon, d'Orléans; une collection de grands bas-reliefs italiens du XVe siècle, plus 25 tableaux et 450 dessins magnifiques au Louvre; enfin, au même musée, au moment de mourir, quatre tableaux de premier ordre : *la Joueuse de tambourin*, de Léopold Robert; *Paysage du midi de la France*, de Marilhat; la ravissante *Course de chevaux*, de Géricault, et du même, une excellente copie de *la Justice divine* de Prudhon. L'Etat conféra, en 1878, la croix d'officier de la Légion d'honneur à ce généreux ami de l'art, dont le nom doit échapper à l'oubli.

HISSARLIK, site archéologique de l'Anatolie (Turquie d'Asie), non loin de l'entrée des Dardanelles, dans lequel certains auteurs modernes, Maclaren, Grote, Julius Braun, Van Eckenbrecher et surtout Henri Schliemann, ont voulu voir l'emplacement de l'Ilion d'Homère. Malgré les fouilles de Schliemann et les travaux auxquels elles ont donné lieu, la question reste encore indécise. V. TROIE au tome XV du *Grand Dictionnaire*.

HISTOBLASTE s. m. (i-sto-bla-ste — du gr. *histos*, tissu; *blastos*, bourgeon). Zool. Petite masse formée par un repli de l'hypoderme représentant dans le corps des larves des insectes certaines parties futures de l'insecte parfait.

HISTOGÉNÈSE s. f. (i-sto-jé-nè-ze — du gr. *histos*, tissu; *genesis*, genèse, production). Physiol. et Zool. Série de phénomènes donnant naissance à de nouveaux tissus : *Le second phénomène consiste dans la reconstitution d'autres éléments anatomiques* (HISTOGÉNÈSE) *ayant à remplir des fonctions nouvelles*. (Kunckel.) ‖ Syn. de HYSTOGÉNIE.

— **Encycl.** Les phénomènes de l'*histogénèse* sont particulièrement intéressants à étudier pendant les métamorphoses des insectes, c'est-à-dire pendant leur développement post-embryonnaire. On sait que lorsqu'on ouvre, par exemple, une chrysalide, on ne trouve qu'une sorte de masse amorphe, dans laquelle un examen attentif permet de reconnaître les éléments constitutifs des organes du futur papillon, organes qui avaient une toute autre forme chez la chenille. Dans les larves des insectes existent à l'état d'ébauche les rudiments des appareils des insectes parfaits, et pendant la nymphose les diverses parties de la larve sont remaniées, certaines se détruisent par le phénomène d'histolyse, d'autres au contraire apparaissent et se développent par histogénèse. Les opinions sont loin d'être toutes d'accord sur ces phénomènes importants. C'est ainsi que beaucoup d'auteurs veulent encore que presque tous les tissus de la larve se désagrègent par histolyse, pour ne plus former qu'un liquide organique dans lequel flottent des noyaux, points de formation libre de nouvelles cellules, éléments de reconstitution de nouveaux tissus. D'autres, au contraire, mieux éclairés, il faut le reconnaître, ne reconnaissent l'histolyse que comme une désagrégation de matériaux désormais inutiles et affirment que la formation des nouveaux organes a lieu tant aux dépens des éléments survivants des mêmes organes de la larve qu'aux dépens de certains bourgeons, replis de l'hypoderme (disques imaginaux ou histoblastes) destinés à produire les ailes, les pattes des adultes issus de larves apodes, etc. Ainsi, pour la reconstitution sur un nouveau type de l'appareil digestif, les phénomènes du développement post-embryonnaire débutent par la mue de la cuticule chitineuse interne du tube et par la dissolution des fibres de la tunique musculaire, ce sera la tunique propre, formée du tissu intermédiaire entre ces deux couches qui servira de base aux nouvelles formations d'où résultera l'appareil digestif de l'adulte. On comprend ainsi que des observations mal conduites sur des préparations anatomiques mal exécutées aient pu faire croire à la dissolution complète du tube digestif par histolyse et à la formation d'un nouveau tube aux dépens du liquide organique issu de la dissolution des organes larvaires.

On aura un exemple de ces divergences d'opinion dans les interprétations données par les auteurs à la formation des muscles de l'adulte. « Les modifications de forme des appendices ou leur apparition entraînent des transformations dans le système musculaire; c'est alors que nous voyons se constituer presque entièrement de nouveaux muscles; quelques faisceaux peuvent demeurer notamment dans l'abdomen, mais les muscles moteurs des ailes en particulier se constituent de toutes pièces. Certains auteurs (Weissmann) admettent que les nouveaux muscles sont constitués par les matériaux des muscles anciens; d'autres (Kunckel) pensent qu'ils sont créés avec des matériaux nouveaux et ne croient pas que des fibres dégénérées puissent reconstituer des fibres actives; dans ce cas, des cellules musculaires embryonnaires se développent aux dépens du tissu adipeux. (Kunkel.) D'après ce dernier auteur, le tissu adipeux jouerait dans l'histogénèse le rôle d'un vitellus post-embryonnaire, tandis que Weissmann et tant d'autres veulent que ce soit dans ce liquide produit par la dégénérescence des tissus que se forment les nouveaux éléments.

* **HISTOIRE** s. f. — **Encycl.** La rénovation des études historiques est un des faits saillants de notre époque. L'*histoire* n'était naguère qu'une branche de la littérature : elle est devenue une science digne de ce nom depuis que les annales de l'humanité n'ont plus été considérées comme bonnes tout au plus à servir de thème aux déclamations superficielles d'écrivains qui prenaient rarement la peine de recourir aux sources, de contrôler par la comparaison des documents l'authenticité de leurs affirmations ou de leurs récits.

Les origines de l'humanité et la civilisation primitive ont été l'objet de travaux nombreux. Une science nouvelle s'est fondée, la science *préhistorique*, qui s'occupe d'événements antérieurs à ceux dont nous avons la trace dans les plus anciens documents écrits. Ses recherches ont fait apparaître les scènes de la vie rude et sauvage des premiers hommes; elles nous reportent à une antiquité si reculée qu'on ne saurait l'évaluer précisément en années ni même en siècles; elles nous montrent les représentants primitifs de notre espèce évoluant à travers les dernières révolutions du globe. La science préhistorique a trouvé de puissants auxiliaires dans trois sciences récentes comme elle : l'anthropologie, l'ethnographie et la linguistique. Dans cet ordre d'idées, on consultera avec avantage les ouvrages suivants : Hamy, *Précis de paléontologie humaine* (1870); Lyell, *l'Ancienneté de l'homme* (Paris, 1870); sir John Lubbock, *l'Homme préhistorique*; de Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica* (1873-1882); Joly, *l'Homme avant les métaux* (1879); de Nadaillac, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (1888); de Mortillet, *le Préhistorique* (1882); Hovelacque, *la Linguistique* (1882); Tylor, *la Civilisation primitive* (1876-1878); John Evans, *l'Age du bronze* (1882); *les Ages de la pierre* (1878); sir John Lubbock, *les Origines de la civilisation* (1870); Quatrefages, *l'Espèce humaine* (1877); Topinard, *Eléments d'anthropologie générale* (1885).

Bien que les races dont s'occupe la science préhistorique soient en quelque sorte sans nom et sans histoire, on connaît cependant déjà leurs mœurs, leur industrie rudimentaire, et l'on

peut espérer connaître leurs migrations; il faut arriver à une époque relativement rapprochée de nous pour pouvoir désigner nominativement et suivre l'évolution des premiers occupants dont les plus anciens documents nous ont conservé le souvenir. Parmi les civilisations antiques que les historiens ont étudiées avec le plus de fruit, il faut citer celles de l'ancienne Asie. Nous ne parlons pas des Etats de l'extrême Orient qui ont conservé, souvent sans grands changements, leurs traditions séculaires et se sont montrés jusqu'ici réfractaires à l'envahissement des mœurs occidentales. La Chine, le Japon, l'Indo-Chine n'ont pas été l'objet de travaux définitifs. Au Cambodge, les monuments *khmers* nous ont été révélés depuis peu par Doudart de Lagrée, Delaporte, Aymonier, mais on ne peut ranger la civilisation khmer parmi les civilisations de l'antiquité. L'Inde antique sort à peine des ténèbres qui l'environnent. Les Hindous ne concevaient pas l'idée de temps et ils ne soupçonnaient pas la chronologie : de là la difficulté essentielle de la tâche historique des indianistes. Mentionnons cependant comme ouvrages de première importance : Lassen, *Indische Alterthumskunde* (1844-1862, 4 vol.); Max Duncker, *Geschichte des Alterthums* (1852-1857, 4 vol.); E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien* (1845); Weber, *Histoire de la littérature indienne;* Max Muller, *Histoire de la littérature sanscrite* (1859); Monnier Williams, *Hinduism;* Rhys David, *Buddhism;* Lefmann, *Geschichte des Alters Indiens*; Bergaigne, *la Religion védique* (1878-1883); M. Fontane, *l'Inde védique* (1881).—L'Assyrie et la Chaldée nous sont beaucoup mieux connues. Le déchiffrement des inscriptions par Rawlinson, Fox Talbot, de Saulcy, Oppert, etc., a depuis trente ans ouvert un monde nouveau de langues et de peuples. Citons : Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie* (1866); *Rapports de l'Assyrie et de l'Egypte* (1869); Menant, *Annales des rois d'Assyrie* (1874); *Babylone et la Chaldée* (1875); Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient eastern world* (1862-1865, 3 vol.); George Smith, *History of Assyria* (1872). Les études d'*égyptologie* n'ont pas été moins fécondes sous l'impulsion de Mariette, Lenormant, de Rougé, Maspero, Nestor L'Hôte, Devéria, Chabas, etc., et George Ebers a popularisé la connaissance du vieux monde des Pharaons.—Heeren, Gesenius, Movers, Renan ont étudié la Phénicie, mais l'ouvrage capital sur ce pays et ses habitants est sans contredit celui de Movers : *Die Phœnizier* (1840). La *Mission de M. Renan en Phénicie* a été publiée (1864-1874, in-fol.).—Pour les Mèdes et les Perses, l'érudition s'est particulièrement cantonnée dans l'histoire du mazdéisme. C'est un savant français, M. James Darmesteter, qui tient aujourd'hui dans l'orientalisme le premier rang parmi les iranisants. Pour les Israélites, on trouvera dans l'*Histoire d'Israël*, de M. Renan (1888-1889), le dernier mot de la science. —Enfin, M. François Lenormant et M. Maspero ont l'un et l'autre publié des ouvrages d'ensemble sur l'histoire ancienne de l'Orient. Le livre de M. Maspero, *Histoire ancienne des peuples d'Orient* (1875), plus bref que celui de M. Lenormant, est peut-être plus critique, car M. Lenormant admet la révélation des Livres sacrés hébraïques, ce qui le conduit parfois à des conséquences que la science positive ne saurait ratifier. En dehors du « Journal asiatique », consacré exclusivement à l'orientalisme, des revues spéciales d'*égyptologie* et d'*assyriologie* ont été fondées dans ces derniers temps.

Si, avant de quitter l'Asie, nous jetons un regard sur l'Arabie et le monde musulman, nous voyons que des travaux de détail d'une portée capitale ont été entrepris sur l'Arabie antéislamique aussi bien que sur le mahométisme et son expansion; mais aucun ouvrage général vraiment historique n'a été récemment publié, quoique les matériaux actuellement réunis soient assez nombreux pour tenter la plume d'un historien.

La Grèce a été étudiée au point de vue archéologique et sous le rapport de ses institutions. Les principales fouilles sont décrites à leur place alphabétique dans ce *Supplément*. Quant aux ouvrages spéciaux aux diverses institutions helléniques, ils abondent; tels sont : l'*Essai sur le droit public d'Athènes* (1867), de M. Perrot; la *Trière athénienne* (1885), de M. Cartault; l'*Ephébie attique* (1875), de M. Dumont. M. Victor Duruy a publié une *Histoire des Grecs* (1887-1889, 3 vol. in-4°); il y a résumé l'état de la science. En même temps ont paru, traduits en français, trois ouvrages allemands d'une importance exceptionnelle : *Histoire grecque* (1878-1881, 3 vol.) de Curtius; *Histoire de l'hellénisme* (1836-1843, 2 vol.) de Droysen et *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* (1866-1874, 3 vol.) d'Hertzberg. Parmi les manuels classiques, l'*Histoire des Grecs* de M. Louis Ménard (1884) est bien supérieure aux ouvrages analogues.

Les recherches de l'érudition ne se sont d'ailleurs pas bornées à l'antiquité classique. Les premières civilisations américaines commencent à nous être connues, et M. Désiré Charnay a pu écrire sur l'ancienne Amérique centrale (Aztèques, Toltèques, etc.) *les Anciennes Villes du nouveau monde* (1884).

Dans le domaine de l'histoire romaine, c'est l'étude des institutions qui a fait le plus de progrès. Des traités de droit romain, par exemple celui d'Accarias, ont laissé bien loin derrière eux les ouvrages similaires antérieurs. On a écrit des manuels des Institutions romaines (celui de M. Bouché-Leclercq est le plus remarquable), et Daremberg et Saglio ont commencé, en 1873, un *Dictionnaire complet des antiquités grecques et romaines*. L'*Histoire des Romains* (1876-1885) de M. Duruy est un ouvrage de premier ordre. Nous citerons aussi : *l'Etat romain* (1881-1885), de Madvig; *les Institutions politiques des Romains* (1882-1883), de Mispoulet; *le Droit public romain*, de Willems (1870).

L'histoire des institutions, de la langue et de la littérature du moyen âge a sollicité l'attention des érudits. Aux théories d'Augustin Thierry sur le rôle de l'élément germanique dans la formation de la nationalité franque sont venues s'ajouter celles de M. Fustel de Coulanges, qui font la part beaucoup plus large à l'influence des traditions romaines. Des textes nombreux ont été publiés avec une grande rigueur de méthode. Mais c'est l'étude des institutions qui tient encore la plus grande place. Un des ouvrages les plus considérables dans cet ordre d'idées est celui de M. Luchaire sur les *Institutions monarchiques sous les premiers Capétiens* (1884, 2 vol.). Il faut mentionner aussi : *la Chevalerie* (1884), par Léon Gautier; le *Recueil des historiens des croisades*, publié par l'Institut; *les Principautés franques du Levant* (1877), par Schlumberger; *Histoire de la civilisation des croisades* (1876), par Hans Prutz; *Histoire d'Allemagne* (1872-1885), par Jules Zeller; *la Papauté au moyen âge* (1881), par J. Rocquain; *la France sous Philippe le Bel*, par Boutaric; *Etudes sur le régime financier de la France* (1883), par Vuitry; *Histoire de Bertrand Duguesclin* (1876) et *Jeanne Darc à Domrémy*, par S. Luce; *Histoire des états généraux* (1872), par Picot; *les Légistes* (1877), par Bardoux; *Histoire de la société française au moyen âge* (1880-1881), par R. Rosières.

La langue et la littérature ont été étudiées par MM. Léon Gautier (*les Epopées françaises* [1882]; *la Chanson de Roland*); G. Pâris (*Histoire poétique de Charlemagne*, *Manuel d'ancien français*); Aubertin (*Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*); Lenient (*la Satire en France au moyen âge*); Petit de Julleville (*les Mystères*, *les Comédiens en France au moyen âge*); Montaiglon et Raynaud (*Recueil de Fabliaux*).

L'époque de la Renaissance et de la Réforme sera représentée dans cette rapide revue par : *les Origines de la Renaissance en Italie* (1876), de Gebhardt; Müntz, *les Arts à la cour des papes* (1878-1882) et *Histoire de l'art pendant la Renaissance;* Burckhardt, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*; Ranke, *l'Allemagne et la Réforme* (1839-1840), et *Histoire de France pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle* (1852-1861, 5 vol.); Egger, *l'Hellénisme en France* (1869); Zeller, *Italie et Renaissance* (1883); Paulin Pâris, *Etudes sur François I*^er (1885); Forneron, *les Ducs de Guise et leur époque* (1877).

A partir du règne de Henri IV, les publications les plus importantes ont consisté en recueils de documents et en études diplomatiques. La belle collection des *Documents inédits de l'Histoire de France* s'est enrichie des *Papiers d'Etat de Richelieu* (publiés par d'Avenel) et de ceux *de Mazarin* (publiés par Chéruel). M. d'Avenel s'est trouvé ainsi mis à même d'écrire une belle étude sur *Richelieu et la monarchie absolue* (1884), et M. Chéruel une remarquable *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* (1879-1880). Une édition critique des *Mémoires de Saint-Simon* a été entreprise par M. de Boislisle; MM. Feillet et Gourdault ont donné les *Mémoires du cardinal de Retz*. Les érudits ont d'ailleurs accordé, dans ces derniers temps, une attention particulière à la littérature des *Mémoires*, et c'est ainsi que l'on a vu paraître successivement les *Mémoires de Pierre de l'Estoile*, ceux *du marquis de Sourches*, etc.

La Révolution et ses origines ne pouvaient manquer d'être l'objet de travaux historiques. Un cours d'histoire de la Révolution a été créé à la Sorbonne. Une revue favorable au mouvement de 1789, la « Révolution française », paraît à côté d'une revue hostile, la « Revue de la Révolution »; la première est dirigée par M. Aulard, la seconde par M. d'Héricault. Parmi les ouvrages importants, nous relevons : Sorel, *l'Europe et la Révolution française* (1885); Cherest, *la Chute de l'ancien régime* (1884); Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution;* Aulard, *les Orateurs de la Révolution* (1882-1885); Bourgoing, *Histoire diplomatique de la Révolution française;* Champion, *Esprit de la Révolution;* Chuquet, *les Guerres de la Révolution;* Taine, *les Origines de la France contemporaine* (1875-1881); etc. Parmi les travaux de détail, une place très honorable est due à M. le docteur Robinet, qui a entrepris la réhabilitation de Danton. Sur la Restauration, nous ne voyons guère à citer qu'un précis de M. Ernest Daudet; mais sur la monarchie de Juillet, M. Thureau-Dangin a entrepris une œuvre capitale en dépit de sa partialité.

L'histoire diplomatique n'est plus aujourd'hui le lot de quelques rares travailleurs. La commission des archives diplomatiques, instituée auprès du ministère des Affaires étrangères, fait paraître un recueil des *Instructions données aux ambassadeurs de France depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution*, ainsi que l'*Inventaire analytique des documents conservés au ministère*. M. Sorel s'est occupé de la Révolution et de la guerre franco-allemande au point de vue des négociations. M. Rothan a écrit sur la politique extérieure du second Empire toute une série de travaux d'une valeur considérable, et, sous l'influence de l'Ecole des sciences politiques, un grand nombre d'anciens élèves ont pris le goût des études diplomatiques. Une Société d'histoire diplomatique s'est fondée à Paris en 1887. Enfin, les Parlements français et étrangers publient de plus en plus fréquemment des *Livres jaunes, bleus, blancs, etc.* Parmi les papiers diplomatiques, on en a publié de Talleyrand, de Metternich, de Bismarck, du comte de Beust. A côté de ces travaux proprement diplomatiques, il n'est pas hors de propos de signaler l'*Histoire de l'Europe par la géographie politique* (1881), de Freeman, et l'*Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale* (1876), de M. Himly.

Nous ne saurions omettre ici une branche nouvelle dont se sont enrichies les sciences historiques : l'histoire des religions. On a compris que, en dehors et au-dessus des études théologiques, il y avait place pour étudier, avec l'impartialité de la science, l'évolution de la foi à travers les siècles. Pas de controverse, mais un exposé analogue à celui des systèmes philosophiques, voilà le but que poursuit la science des religions. Max Muller, Lang, Reuss, Strauss, Tiele, Burnouf, Darmesteter, Renan, Havet, etc., sont les noms principaux des représentants de la nouvelle école.

Nous n'avons pu, dans cette rapide esquisse, énumérer tous les ouvrages importants parus depuis une vingtaine d'années. Nous avons seulement voulu donner une idée de l'activité féconde qui anime les études historiques et ne poser que des jalons. Le lecteur trouvera d'ailleurs à la suite des articles consacrés à chaque pays une bibliographie détaillée, et, de plus, l'analyse des ouvrages les plus utiles à connaître.

Histoire (L') et les historiens, essai critique sur l'histoire, considérée comme science positive, par Louis Bourdeau (1888, in-8°). L'auteur commence par définir l'histoire : C'est, dit-il, « la science des développements de la raison ». L'homme se distingue des animaux par l'exercice de facultés moins bornées, plus actives, plus puissantes qu'exprime le mot *raison;* par là il constitue un quatrième règne; par là il sort de l'histoire naturelle et appartient à l'histoire. Ainsi définie, l'histoire comprend l'universalité des faits que la raison dirige et dont elle subit l'influence.

En histoire, il faut considérer les agents et les faits. Au jugement des historiens, les agents de l'histoire sont quelques hommes, quelques héros. M. Bourdeau repousse cette vue, d'après laquelle les grands hommes sont pris « pour des sortes de demi-dieux, chargés d'ordonner l'humanité, comme des démiurges ont ordonné le monde ». Il ne veut pas qu'on personnifie la puissance de la raison, diffuse en l'espèce entière et partout présente. « Tout ce qu'il y a de grand dans le monde, dit-il, se fait petit à petit... Avec le temps, peu ajouté à peu devient beaucoup... La loi de gradation et de continuité qui régit l'ensemble des opérations de la nature, gouverne aussi les développements de la raison. L'élaboration des progrès se fait par une multitude d'ouvriers sans nom, appliqués aux tâches les plus diverses. »

Les faits de l'histoire se divisent en faits d'exception et en faits communs. Les premiers sont accidentels, transitoires, les seconds réguliers et continus, et ces deux groupes constituent les événements et les fonctions. Les faits réguliers, les seuls qu'il soit intéressant de connaître, résultent de la mise en œuvre de la raison. Pour la science, la connaissance des fonctions a plus de prix que celle des événements, car les faits réguliers composent le fond, les accidents ne représentant que la forme variable. On peut reconnaître six modes d'activité de la raison, partant, six classes de faits ou fonctions : 1° une fonction industrieuse : la raison pourvoit aux besoins de l'existence; 2° une fonction affective qui nous attache aux choses par le désir ou nous en éloigne par l'aversion, suivant qu'elles peuvent contribuer ou nuire à notre bonheur; 3° une fonction esthétique : la raison opère, parmi les réalités imparfaites, le triage des éléments de beauté; elle combine en vue d'un idéal supérieur; 4° une fonction intellectuelle, qui conduit l'esprit, curieux de comprendre l'ordre du monde, à la connaissance des choses; 5° une fonction morale, par laquelle la volonté se plie à des règles approuvées et subordonne l'intérêt au devoir dans la direction de la vie; 6° enfin, une fonction sociale, qui forme entre les êtres des groupes hiérarchiques et vise à régir leurs rapports par de justes lois. Telle est, selon M. Bourdeau, la classification naturelle des objets de l'histoire scientifique.

Quelle méthode faut-il appliquer à l'histoire? La seule qu'il convienne de suivre, répond l'auteur, est la méthode mathématique. Tous les phénomènes de fonction, objet essentiel des études historiques, sont mesurables par les deux modes arithmétique et géométrique de la détermination des grandeurs. On peut, d'une part, les traduire en nombres; de l'autre, les figurer aux yeux par des représentations graphiques, diagrammes et cartogrammes. Donc, il faut rejeter la méthode narrative, à qui fait et fera toujours défaut la certitude, et qui n'est bonne qu'à nous donner des romans, des drames. La statistique peut seule faire de l'histoire une science. Rien n'est plus simple que l'application de la méthode statistique aux diverses fonctions : à l'industrie qui révèle l'utile, à la passion qui cherche le bon, à l'art qui réalise le beau, à la science qui fait connaître le vrai, à la moralité qui pratique le bien, à l'association qui institue le juste. Quelle difficulté y a-t-il à supputer le nombre des broches, des charrues, la valeur des produits, à mesurer la longueur des voies ferrées, à énumérer les œuvres de charité, à compter les éditions d'un ouvrage, les représentations d'un drame, les élèves des différentes Facultés ou écoles, à évaluer les sommes déposées aux caisses d'épargne, etc.?

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés aux lois de l'histoire. Y a-t-il en histoire des lois semblables aux lois physiques, chimiques, biologiques? M. Bourdeau n'hésite pas à répondre affirmativement à cette question. La doctrine du libre arbitre n'est pas pour l'arrêter, car elle n'a, dit-il, rien de scientifique. En histoire comme ailleurs, il voit régner le déterminisme rigoureux des phénomènes. « Tout est régi par des lois. Il faut renoncer à établir scientifiquement l'histoire ou l'instituer sur des lois. Sans doute les lois qui gouvernent les êtres intelligents sont plus complexes et moins faciles à dégager que celles dont les corps bruts ou les organismes vivants subissent l'empire; mais, en tant que lois, leur indéfectibilité est la même. Elles expriment toujours les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses. » Il y a, selon notre auteur, des lois spéciales aux diverses séries de faits, et une loi générale qui embrasse et explique la totalité des faits. Les lois spéciales sont de deux sortes : les lois d'ordre, qui expriment ce que la production des faits a de général dans l'étendue et de persistant dans la durée; les lois de rapport, qui régissent les corrélations indirectes et très étendues unissant les divers groupes de fonctions. La loi générale de l'histoire est la loi du progrès, que M. Bourdeau déclare nécessaire, attendu que la raison ne peut être conçue que « comme un principe progressif d'activité ».

Histoire (LES ORIGINES DE L'), d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux, par M. Lenormant (Paris, 1880-1884, 3 vol. in-16). Le titre de cet ouvrage en indique suffisamment la portée, et le nom de l'auteur est un sûr garant de la confiance qu'il doit nous inspirer. M. Lenormant a voulu donner un commentaire scientifique des premiers chapitres de la Genèse : création, déluge, dispersion des peuples, etc. Considérant que le récit biblique n'est pas un récit isolé, sans rapports avec les souvenirs des autres peuples et qu'il ne s'est pas produit seulement sous la plume de l'auteur de la Genèse, M. Lenormant voit là la forme la plus complète d'une grande tradition primitive, remontant aux âges les plus vieux de l'humanité, commune à des races diverses qui, en se dispersant, l'emportèrent dans leur nouvelle patrie. Il a donc pensé qu'il était d'une importance capitale pour l'histoire de rechercher, chez les différents peuples de l'antiquité, les débris épars de cette tradition primitive, dont la Bible nous a conservé la plus complète narration, mais surtout de la rechercher uniquement chez ceux qui n'ont pas été, dans leurs souvenirs, influencés plus tard par des prédications juives, chrétiennes ou même musulmanes; en un mot, il s'est attaché exclusivement aux traditions qui s'appuient sur de vieux monuments écrits d'origine indigène.

Entre toutes ces traditions, celle qui offre avec la Genèse la ressemblance la plus étroite est celle que contenaient les livres sacrés de Babylone et de la Chaldée : les faits s'y succèdent dans le même ordre, avec cette différence que l'une « respire un monothéisme rigoureux et absolu », et l'autre « un polythéisme exubérant ». On se trouve donc en présence de deux formes divergentes du même rameau de la tradition primitive, qui reflètent dans leurs différences le génie des Hébreux et celui des Chaldéens. M. Lenormant passe ainsi successivement en revue les traditions de l'Egypte, de l'Iran, de la Grèce, de la Phénicie, des Scandinaves, etc. Il a fait précéder son ouvrage d'une traduction nouvelle des onze premiers chapitres de la Genèse, faite sur le texte hébreu, et il le fait suivre d'appendices comprenant la collection complète des fragments cosmogoniques chaldéens, assyriens et phéniciens, d'une étude sur les anciens calendriers des peuples sémitiques, du texte, avec traduction interlinéaire, du récit chaldéen du déluge, retrouvé par George Smith sur les tablettes cunéiformes du musée britannique. M. Lenormant est un partisan convaincu de la révélation. Toutefois, s'il croit à l'inspiration divine de la Genèse, il ne songe jamais, au mépris du sens commun, à marier ensemble des faits discordants ou à affaiblir sa critique par des concessions déraisonnables

à sa « foi de chrétien ». Il commence toujours par exposer nettement ses recherches : libre au lecteur d'admettre ou de repousser les conclusions d'une œuvre dont la partie proprement scientifique est de premier ordre.

Histoire (LES PROBLÈMES DE L'), par Paul Mougeolle (Paris, 1886, in-16). Les faits, les hommes, le milieu, tels sont les éléments que doit examiner successivement celui qui veut chercher à se rendre compte de la marche de l'histoire et qu'examine en effet M. Mougeolle dans le livre dont on vient de lire le titre. Tout le monde est d'accord sur ce point que, des faits dont l'ensemble compose l'évolution humaine, aucun n'est isolé; mais le difficile est de ne pas voir la cause là où il n'y a qu'une apparence, de ne pas rapetisser l'histoire aux proportions de la futilité. Sans doute, des causes futiles agissent sur les individus, et, par contre-coup, sur la société; seulement, elles ne font que s'ajouter aux causes profondes et sérieuses. M. Mougeolle consacre à cette matière ses trois premiers livres, sous les titres suivants : *Relations des faits entre eux, relations des faits avec le temps, relations des faits avec l'espace;* il s'y occupe de la proportionnalité, de l'équivalence et de la constance dans les relations des faits; de l'influence des gouvernements, des lois et des religions; des caractères essentiels du progrès; des lois de l'altitude, de la longitude et de la latitude. Passant ensuite aux hommes, acteurs du drame historique, M. Mougeolle condamne absolument la théorie des grandes individualités. « Rendre à chacun la part qui lui revient sera toujours une œuvre au-dessus du pouvoir des hommes. Le mieux est donc de briser toutes ces idoles que nous avons l'habitude d'adorer, parce que la plupart ne sont que de faux dieux. » Là où l'histoire superficiellement étudiée ne montre qu'un seul homme, la critique historique en découvre plusieurs; elle découvre non seulement les personnages secondaires dont les documents nous ont conservé le nom et qui forment le cortège des personnages principaux, mais encore ceux que nous ne voyons pas, ceux que nous ne verrons jamais, travailleurs méconnus, acteurs oubliés, dont les uns furent des martyrs et les autres des bourreaux. Or, la tendance de l'histoire contemporaine à faire leur part aux acteurs les plus humbles, aux individualités les plus modestes, n'est qu'un reflet de l'évolution sociale elle-même : à mesure que les peuples proclament leur indépendance, l'histoire devient démocratique et cesse d'être le livre d'or des dynasties, le roman de la royauté sous toutes ses formes.

D'où viennent les différences qui existent entre les groupes sous le rapport de l'énergie native ou du degré de civilisation? Comment, à un moment donné, tel peuple en est-il encore à la phase sauvage, tandis que le peuple voisin a déjà franchi l'étape de la barbarie? Nombre d'historiens ont cru trouver dans la théorie des races une réponse à ces questions et vu dans les influences héréditaires les facteurs principaux de l'évolution humaine. M. Mougeolle ne conteste pas, loin de là, la portée très grande de l'hérédité, et il en donne comme preuve le peu d'influence qu'ont sur les actions des hommes les principes des moralistes. Cependant, il ne croit point que les diverses théories ethnographiques puissent donner la clef de l'histoire. « S'il est vrai que la race est un élément invariable, s'il est vrai que les mêmes caractères se transmettent fidèlement de génération en génération, comment explique-t-on les variations de l'histoire? Comment se fait-il qu'un même peuple soit tour à tour triomphant et accablé, illustre et méprisé? » Ce qui change, à mesure que la civilisation se développe, c'est moins l'homme lui-même que son cerveau, dont les variations échappent peu à peu entièrement à nos moyens d'investigation, puisque les seules reliques que nous possédions sur l'encéphale de nos pères sont les boîtes osseuses qui lui ont servi de récipient. Heureusement il nous reste les produits mêmes de l'activité cérébrale, dans lesquels la transformation est évidente : les sciences, les lettres, les arts, les religions, tout vit et se transforme; les aptitudes des races se modifient en même temps que leur intelligence, et à travers les siècles de nouveaux instincts se développent, pendant que d'autres s'affaiblissent. « Ceux qui ne voient partout que multiplicité, qu'invariabilité, prennent l'homme pour la mesure des choses, alors qu'il n'en est que la résultante... Ni les hommes ni les races ne sont la raison dernière des événements; il y a donc un au delà, et cet au delà ne peut être cherché dans de nouvelles combinaisons sociales, dans les propriétés d'un nouveau groupement. La race est un effet dont il s'agit de déterminer les causes. » Cette considération amène M. Mougeolle à s'occuper du milieu, de l'interprétation de la nature, de l'anthropomorphisme, de la providence, de l'immanence, etc. Sous la rubrique de « milieu changeant », M. Mougeolle étudie les variations périodiques des astres, les variations accidentelles, les variations de climat et les variations géologiques; mais ni le milieu changeant ni le milieu fait homme ne changent la clef de l'histoire, n'expliquent pourquoi la civilisation a grandi en tel lieu plutôt qu'en tel autre, pourquoi elle a suivi dans sa marche à la surface de la terre un sens déterminé. C'est que « le milieu est la stabilité même, et si l'on persiste à voir en lui un être vivant (ce qui revient à faire du mot *vie* le synonyme de *mouvement*), c'est à condition d'attribuer à cet organisme d'un nouveau genre une longévité qui n'a d'égale que son immensité, et de voir dans la durée de l'efflorescence humaine un fugitif et court moment de son éternelle évolution. » Telle est, en résumé, la thèse de M. Mougeolle. Elle n'est pas, à notre sens, acceptable dans toutes ses parties, car elle ressemble beaucoup à un système : or, dans un système, qu'une pierre soit trop fragile, et voilà l'édifice ébranlé tout entier. Toutefois, ce livre n'est pas une compilation philosophique.

Histoire (RECHERCHES SUR QUELQUES PROBLÈMES D'), par Fustel de Coulanges (Paris, 1885, in-8°). M. Fustel de Coulanges, après avoir étudié dans la *Cité antique* les principes constitutifs des sociétés grecque et romaine, et dans son *Histoire des institutions politiques* l'influence de l'invasion germanique en Gaule, a entrepris sur la formation du régime féodal des recherches, dont il nous donne dans le présent volume les premiers résultats. Le moyen âge féodal est un corps infiniment vaste, à organes multiples, à faces changeantes, à vie complexe. « Une école germaniste et une école romaniste ont prétendu rendre facile, en faisant découler la féodalité d'une seule source, le grand problème des origines de ce régime. Mais la féodalité n'est ni germaine ni romaine. Elle s'est formée lentement. Elle a été la résultante d'une longue série de faits, d'habitudes, de règles insensiblement établies. » Aussi l'historien qui veut la comprendre doit-il, à chaque usage qu'il rencontre, se demander si cet usage était ou n'était pas en rapport avec elle, et distinguer les institutions non féodales qui se sont entremêlées et enchevêtrées avec elles. M. Fustel de Coulanges, ayant dû se livrer à ces travaux préliminaires, en a choisi un certain nombre pour les publier. Ce sont : 1° *le colonat romain;* 2° *les Germains connaissaient-ils la propriété des terres;* 3° *la marche germanique;* 4° *l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs.* La variété même de ces études nous empêche de les analyser, mais nous pouvons dire du moins que toutes les quatre font le plus grand honneur à l'école historique française, parce qu'elles sont consciencieuses, vigoureusement conçues, et qu'elles dénotent un esprit philosophique, un écrivain ferme et précis, un savant simple et dévoué.

Histoire d'Allemagne, par Zeller. V. ALLEMAGNE.

Histoire des idées religieuses en Allemagne, par Lichtenberger. V. ALLEMAGNE.

Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne, par Brucker. V. ALLEMAGNE.

Histoire du peuple allemand depuis le moyen âge, par Janssen. V. ALLEMAGNE.

Histoire de la guerre civile en Amérique, par le comte de Paris. V. AMÉRIQUE.

Histoire contemporaine de l'Angleterre, par Mac-Carthy. V. ANGLETERRE.

Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre, par Ernest Glasson. V. ANGLETERRE.

Histoire du peuple anglais, par John Richard Green. Le célèbre historien Buckle a dit que la vie d'un corps social n'est que la résultante des actions de toutes les existences particulières qui le composent. Cela revient à prétendre que les évolutions sociales sont beaucoup plus importantes à connaître que les évolutions politiques, et à critiquer la méthode historique suivie jusqu'ici par les savants les plus consciencieux. D'ordinaire, on étudie en effet comment les gouvernements mènent les peuples, mais on ne se demande pas qui a fait ces gouvernements, pourquoi tel peuple a celui-ci et tel autre celui-là; on note les phases et les apparences des crises, mais on n'en recherche pas les causes dans l'étude du milieu, des influences héréditaires, de l'état matériel et psychologique des individus dont la collectivité forme une nation et parfois un Etat. Or, qu'a voulu faire Richard Green? « Mon but, dit-il, est défini par mon titre. J'ai voulu écrire une histoire, non des rois et des conquêtes de l'Angleterre, mais une histoire du peuple anglais. Au risque de sacrifier bien des choses intéressantes par elles-mêmes et que l'usage constant de nos historiens ont rendues familières au lecteur, j'ai passé rapidement sur les détails des guerres et de la diplomatie, sur les aventures personnelles des rois et des seigneurs, sur la pompe des cours et les intrigues des favoris, et j'ai traité au long des progrès politiques, intellectuels et sociaux qui forment l'histoire de la nation même. C'est ainsi que j'ai donné plus de place au poète Chancer qu'à la bataille de Crécy, à l'imprimeur Caxton, qu'aux misérables luttes d'York et de Lancastre, à la loi d'Elisabeth sur le paupérisme qu'à son expédition contre Cadix, et au réveil religieux provoqué par le méthodisme qu'aux aventures du prétendant. »

Histoire de l'art dans l'antiquité, par Perrot et Chipiez. V. ART.

Histoire de l'art (ESSAI SUR L'), par Lubke. V. ART.

Histoire du christianisme, par Chastel. V. CHRISTIANISME.

Histoire du commerce français, par Périgot. V. COMMERCE.

Histoire du commerce de la France, par Pigeonneau. V. COMMERCE.

Histoire de la constitution civile du clergé, par L. Sciout. V. CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

Histoire diplomatique de la troisième République (1870-1889), par Edmond Hippeau (Paris, 1889, in-8°). L'instabilité des cabinets qui se succèdent dans une démocratie rend-elle impossible toute politique intérieure suivie et continue? M. Hippeau ne le pense pas : la diplomatie, comme la politique en général, trouve ses fondements rationnels dans la constitution même du pays qui la pratique, et si cette constitution est vraiment démocratique, la voie qu'elle doit suivre est toute tracée devant elle : c'est la voie pacifique, conseillée par la suspicion en laquelle les monarchies tiennent les Républiques et par la nécessité de chercher en elle-même les éléments de sa prospérité. Est-ce là une politique stérile? Non, sans doute, et ce ne serait pas un mince honneur pour notre pays que de rajeunir son influence au dehors par son dévouement sincère et immuable aux idées de justice et de liberté. A l'approche du centenaire de 89, M. Hippeau a voulu donner un tableau exact de la situation de la France en Europe, un siècle après la Révolution. Il débute par une étude philosophique d'un caractère élevé, puis, entrant dans le vif de son sujet, nous montre le gouvernement de M. Thiers dans ses rapports internationaux, le contre-coup de sa chute dans les idées de M. de Bismarck, la crise de 1875 et l'évolution de la triple alliance. Vient ensuite le rôle de notre diplomatie dans les questions spéciales qui se sont posées devant l'Europe : guerre russo-turque et congrès de Berlin, revendications helléniques, affaires de Tunisie, du Tonkin et de Madagascar. Les rapports de la France et du saint-siège font l'objet d'un chapitre spécial et l'ouvrage comprend encore un lumineux exposé de notre situation générale à l'égard des grandes puissances.

Le livre de M. Hippeau tiendra dans notre littérature diplomatique un rang fort honorable, grâce au grand nombre des faits relatés et aux appréciations critiques qu'il renferme.

Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle, par Compayré. V. ÉDUCATION.

Histoire contemporaine de l'Espagne, par Gustave Hubbard. V. ESPAGNE.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par Sybel. V. EUROPE.

Histoire de l'Europe par la géographie politique, par Freemann. V. EUROPE.

Histoire du développement intellectuel de l'Europe, par Draper. V. EUROPE.

Histoire de France (DISCOURS SUR L'), par M. de Mouy. V. FRANCE.

Histoire de France, par Charles Dareste. V. FRANCE.

Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par Chéruel. V. FRANCE.

Histoire de France sous le ministère de Mazarin, par Chéruel. V. FRANCE.

Histoire de France depuis 1789 jusqu'à nos jours, par Henri Martin. V. FRANCE.

Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens, par Luchaire. V. CAPÉTIENS.

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par Fustel de Coulanges. V. FRANCE.

Histoire grecque, par Ernest Curtius, traduite de l'allemand par M. A. Bouché-Leclercq (Paris, 1880-1883, 5 vol. in-8°, avec atlas). Curtius, suivant les traces de son maître Otfried Müller, a compris l'histoire d'une manière large et philosophique; ce qu'il cherche surtout, c'est mettre en relief l'action des lois de l'évolution sociale et politique. Il n'aborda l'*Histoire grecque* qu'après s'y être préparé par des voyages, des monographies, des recherches personnelles de tout genre. Il a cependant moins cherché à découvrir des faits nouveaux qu'à tirer à son point de vue les conséquences des faits acquis. Ses idées ont modifié sous bien des rapports les idées courantes. La part qu'il a faite aux Ioniens, et par eux à l'Asie dans l'œuvre de la civilisation hellénique, a renouvelé l'histoire primitive de la Grèce. Au lieu qu'Otfried Müller incarne dans la tribu des Doriens l'embryon de la vie nationale, Curtius estime que l'esprit conservateur, antidémocratique et dévot des Doriens n'est point le trait caractéristique du génie grec. « Ce n'est pas au pied de l'Olympe, mais en Asie qu'il faut chercher le berceau de la civilisation hellénique; ce n'est point par voie de terre et avec la lenteur solennelle d'une procession religieuse qu'elle s'est d'abord propagée, mais bien par la mer qui est le trait d'union de tous les pays habités par les Hellènes. Si le centre de l'Hellade est quelque part, il est au milieu de cette mer Egée que sillonnent en tous sens des aventuriers de toute race. » Curtius établit préalablement que le rivage occidental de l'Asie Mineure est la véritable patrie des Ioniens. Il ne nie pas que le contre-coup de l'invasion dorienne ait ramené en Asie une masse considérable d'émigrants, mais il distingue, sous les splendeurs de l'Ionie nouvelle, les vestiges oubliés de la vieille Ionie. On sent bien que, cela posé, l'historien arrive sur la genèse de l'Hellade à des conclusions fort différentes de celles de ses devanciers. Pour lui, les Doriens, en face de la mobilité cosmopolite des Ioniens, représentent l'instinct religieux qui rattache l'homme au sol natal. « C'est le dorisme qui a consacré par son respect, soutenu de son énergie et enfin gravé dans la conscience nationale les idées qui font l'unité morale de la Grèce. »

La traduction de M. Bouché-Leclercq a le mérite de la fidélité. Elle est accompagnée de sommaires en paragraphes et de références au bas des pages. A la fin du tome V se trouve une table chronologique de l'histoire grecque jusqu'à l'absorption des Hellènes par les Macédoniens, car l'ouvrage de Curtius s'arrête en l'an 338 av. J.-C., époque à laquelle Philippe est nommé généralissime de la confédération hellénique contre les Perses. Une mention spéciale doit être accordée à l'*Atlas*, que M. Bouché-Leclercq a publié en même temps que sa traduction. Cet atlas comprend : 1° mythographie (tableaux généalogiques représentant les groupes ou familles des dieux et des héros grecs); 2° chronologie historique et mathématique; 3° métrologie; 4° renseignements divers; 5° géographie (collection de 21 cartes, d'après les sources monumentales).

Histoire des Grecs, par M. Louis Ménard (1886, 2 vol. in-12). Cette nouvelle histoire de l'ancienne Grèce est parfaitement appropriée aux besoins de l'enseignement. Il n'en est pas qui fasse si bien comprendre et si bien apprécier le génie grec. Une large part est faite à l'illustration, les reproductions d'originaux rendant, selon M. Ménard, les mêmes services que les traductions d'auteurs grecs ou français; car, dit-il avec raison, « pour comprendre la civilisation grecque, la connaissance des œuvres d'art est au moins aussi importante que celle des œuvres littéraires ». Ce n'est pas qu'elles puissent servir à faire connaître les faits historiques. Il faut donc voir, dans les gravures que renferme l'ouvrage, non un commentaire, mais un complément précieux du texte.

L'art grec exprime la religion grecque, et la religion grecque explique la politique grecque : telle est, selon M. Ménard, la formule de la civilisation hellénique. Cette formule se rattache à la correspondance naturelle et nécessaire des religions et des formes sociales, dans laquelle il voit le grand principe de la philosophie de l'histoire. Les religions sont des conceptions du monde; les sociétés s'organisent d'après ces conceptions; celles-ci sont les causes, les institutions politiques sont les effets. On peut concevoir l'univers comme une machine, comme un animal ou comme un concert. A ces trois conceptions répondent les trois grandes formes de la religion dans l'antiquité : monothéisme, panthéisme, polythéisme. Après avoir établi la correspondance de la monarchie et du monothéisme, du régime des castes et du panthéisme, de la république et du polythéisme, M. Ménard examine les caractères particuliers du polythéisme grec. C'est une religion sans dogme et sans clergé, une religion anthropomorphique, une religion où le divin se présente sous un double aspect physique et moral.

Du polythéisme grec est né l'autonomie de la commune grecque, qui, selon M. Ménard, a réalisé dans le monde l'idéal de la liberté. L'autonomie communale a été la gloire des Grecs. Malheureusement, elle a été aussi la principale cause de leur faiblesse, parce qu'elle les a empêchés de former une nation. Le polythéisme hellénique aurait pu sans doute consacrer l'union fédérale des communes; mais, ainsi que le reconnaît M. Ménard, il ne poussait nullement à la former. Une religion dont les poètes et les artistes étaient les théologiens ne pouvait établir qu'un lien sans efficacité politique. Ce lien, pas plus que celui qui résultait de la communauté de langue, n'empêchait les communes de se faire la guerre. Les amphictyonies et les jeux sacrés, n'ayant qu'un caractère religieux, n'ont pas servi à donner à la Grèce l'unité nationale, à fonder une autorité supérieure à laquelle chaque commune eût sacrifié quelque chose de sa souveraineté.

A travers les vicissitudes de leur histoire, les cités grecques présentent deux caractères permanents, fondamentaux, indépendants des luttes de partis, des révolutions politiques, des formes de constitution : l'exercice direct du pouvoir législatif et la gratuité du pouvoir exécutif et des fonctions gouvernementales. M. Ménard attache à ces deux caractères la plus grande importance. Il paraît y voir l'essence même de la république. C'est par là que, selon lui, les Grecs se séparaient moralement des autres peuples, qu'ils appelaient barbares, entendant par *barbarie* un régime où les sujets reçoivent la

loi du gouvernement, où le gouvernement reçoit les tributs des sujets.

Histoire de la critique chez les Grecs, par E. Egger. V. CRITIQUE CHEZ LES PEUPLES GRECS.

Histoire de l'hellénisme, par Droysen. V. HELLÉNISME.

Histoire d'Israël, par Ledrain. V. ISRAËL.

Histoire du peuple d'Israël, par Renan. V. ISRAËL.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par Maspero. V. ORIENT.

Histoire des Romains, par V. Duruy. V. ROMAINS.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Maximilien Marie. V. SCIENCE.

Histoire de la société française au moyen âge, par Raoul Rosières (Paris, 1880, 2 vol. in-8°). M. Rosières a renfermé ses études entre les années 987 et 1483, c'est-à-dire entre l'avènement des Capétiens et la mort de Louis XI. Pourquoi ces deux dates qui diffèrent de celles que l'on a accoutumé d'adopter? C'est qu'en 987 les invasions sont complètement terminées en Gaule et que les races diverses, qui ont formé la nationalité française, sont toutes établies sur notre sol : nous sommes en présence d'une société si homogène qu'elle prend un chef dans son propre sein. La date terminale, 1483, est celle de la mort de Louis XI, et M. Rosières l'a choisie parce que c'est seulement alors que ne se produisent plus les faits saillants qui caractérisent le moyen âge proprement dit : révolte légale des nobles contre les rois, guerres privées, chevalerie bruyante et fastueuse, etc.

L'ouvrage est peut-être hardi en quelques endroits, mais on ne saurait refuser à l'auteur la nouveauté des aperçus et la manière originale de présenter les faits, soit qu'il étudie le roi, la noblesse et le clergé, soit qu'il s'occupe du peuple, des villes et des campagnes. « La vie féodale, dit-il, est un âge de transition. Il réalise l'oligarchie qui était indispensable pour amener la France de son anarchie des siècles primitifs à sa monarchie des temps modernes. Il combine et unifie les éléments hétérogènes de l'ancien monde pour en constituer le monde nouveau. Sa civilisation est une sorte de compromis entre la civilisation du passé et la civilisation de l'avenir. Pendant les temps mérovingiens et karolovingiens, tout n'a été que confusion et tumulte sur le sol gallo-romain qu'avait abandonné l'autorité impériale. Les diverses races qui s'y trouvaient accumulées se sont démenées furieusement pendant plus de cinq cents ans sans avoir pu se combiner ni concilier leurs institutions diverses... Au XIe siècle enfin, épuisées, halelantes, familiarisées les unes avec les autres, elles se rapprochent, s'entendent pour se donner un roi et se résolvent à vivre de la même vie. Mais, si bien mélangées qu'elles soient, elles ne se sont pas encore absolument pénétrées : c'est la féodalité qui achèvera leur fusion. Cette société féodale, qui paraît homogène, ne l'est cependant point, en réalité. « Son roi est élu à la franke, administré à la latine, prend le caractère sacré des empereurs romains et se fait conseiller par un Parlement d'origine germanique. » En un mot, le XIe siècle est une époque d'antagonismes inconscients, de rivalités instinctives, de soubresauts, de malaise, d'oppression, de vengeances et de querelles. Pour que l'ordre règne dans ce chaos, il faut que les deux facteurs les plus complexes qu'il renferme absorbent tous les autres : ces deux facteurs, ce sont le peuple et la royauté; le peuple qui, « formé de toutes les races constitutives de la société féodale, participe d'elles toutes », la royauté qui, « résultant à la fois des traditions germaniques et gallo-romaines, pourra s'imposer peu à peu à toutes les factions qui se heurtent à ses pieds ». M. Rosières établit qu'au XIIe siècle les prépondérances de la royauté et du peuple entraînent la déchéance de la noblesse, c'est-à-dire de l'élément germanique, et que tout le travail social des siècles qui vont suivre aura pour but d'achever l'élimination de l'élément germanique et de développer l'expansion de l'élément gallo-romain. Ainsi, pour M. Rosières, les temps modernes commencent par la France lorsque succombent les derniers vestiges de la conquête franke.

Histoire du théâtre français en Belgique, par Faber. V. BELGIQUE.

Histoire du théâtre en France au moyen âge, par Petit de Julleville. V. THÉATRE EN FRANCE.

Histoire d'une parisienne, roman de M. Octave Feuillet (1881, in-18). L'auteur se complaît à analyser finement ces dissentiments conjugaux qui, nés de peu de chose, d'une simple différence assez peu sensible des caractères, s'accentuent avec le temps et finissent par devenir, entre mari et femme, une cause de haine. M. de Maurescamp, un bon vivant, bien portant, haut en couleur, épouse une jeune pensionnaire timide, romanesque, éprise d'idéal; au lieu d'essayer de lui complaire, il se met en tête de la mater : « J'ai soufflé sur toutes ses bêtises romantiques », dit-il glorieusement à ses amis, en se vantant de ce qu'elle ne lui parle plus des sublimités de la musique et des rêveries des poètes. En réalité, Mme de Maurescamp n'aime plus son mari. Lui donnera-t-elle un rival? c'est ce qu'espère M. de Mathelin, ami intime de Maurescamp et que quelques bonnes fortunes, un duel heureux avec un jouvenceau, Jacques de Lerne, ont mis en relief. Mais, au moment même où M. de Mathelin va très probablement mettre à mal Jeanne de Maurescamp, il est lui-même supplanté par son ancien adversaire Jacques de Lerne, dont les goûts pour la musique et la poésie sont beaucoup plus conformes que les siens à ceux de la jeune femme. Jacques et Jeanne n'ont toutefois que le temps d'ébaucher le prologue d'une liaison amoureuse. A un déjeuner chez une écuyère anglaise, sa maîtresse, Maurescamp entend dire par celle-ci, qui est tout à fait ivre, que Jacques est l'amant de sa femme; il provoque Jacques en duel et le tue. Jeanne, après avoir quelque temps boudé son mari, laisse opérer une réconciliation et reprend l'humeur enjouée qu'elle avait avant la catastrophe; on remarque seulement qu'elle aime assez descendre à la salle d'armes, où son mari fait chaque matin quelques assauts avec ses amis, et qu'elle essaye de devenir experte en escrime. Mathelin, qui est de première force à l'épée, reverrait peut-être revenir pour lui les beaux jours de l'ancien temps si, par hasard, ne venait au château un officier de cavalerie, de Sontis, dont le jeu est bien plus serré et qui, en quelques jours, devenu maître de celui de Maurescamp, le boutonne à coup sûr dans chaque assaut. Jeanne prend alors à tâche de s'afficher avec l'officier que cette bonne fortune éblouit, habitué qu'il est aux vulgaires amours de garnison. Maurescamp, qui n'était brave qu'à cause de sa force à l'épée, fait semblant de ne rien voir; la jeune femme continue son manège et finit, à un déjeuner d'adieu, par provoquer une scène outrageante entre son mari et de Sontis. Une rencontre est inévitable, et celui-ci administre en pleine poitrine à Maurescamp un coup d'épée formidable. Maurescamp n'en meurt pas, mais il reste valétudinaire et il a vu clair dans le jeu de sa femme, lui qui croyait si bien l'avoir matée, aussi se tient-il désormais tranquille. « La moralité de cette histoire, dit l'auteur, est que, dans l'ordre moral, il ne naît point de monstres : Dieu n'en fait pas; mais que les hommes en font beaucoup.»

Histoire sans nom (UNE), par M. Barbey d'Aurevilly (1882, in-18). C'est un des meilleurs romans de cet écrivain ultra-fantaisiste; il y montre une sobriété de style dont il est peu coutumier, mais, pour un catholique fervent, le thème en est bien étrange. Dans un vieux château du Forez vivent isolées une veuve et sa fille, qui passent leur temps en messes et en prières. Mme de Ferjol pleure son mari défunt, Mlle Lasthénie est en proie à une maladie nerveuse et à des accès de somnambulisme. Elles ne reçoivent personne; chaque année, elles donnent seulement l'hospitalité au moine qui vient prêcher le carême. Cette année, c'est un capucin, le père Ricuef, sombre personnage au regard sournois, au chapelet entrecroisé de têtes de mort qui, le carême achevé, s'en va sans même leur dire adieu. A partir de ce moment, la maladie nerveuse de Lasthénie s'accentue, comme si le capucin lui avait jeté un sort, puis des désordres significatifs surviennent, et bientôt, à n'en pas douter, les commencements d'une grossesse se révèlent. Comment la jeune fille a-t-elle pu commettre une faute, elle si pure, si chaste et qui ne sort jamais du château, où la famille n'a qu'une vieille servante? Sa mère veut en vain le lui faire avouer; en vain, pour aider à ses aveux, elle lui confesse, dans une scène très pathétique et très belle, qu'elle aussi elle a été coupable, qu'elle pardonnera tout; Lasthénie affirme qu'elle est restée sans tache, qu'elle ne peut pas être enceinte. Néanmoins le terme de la grossesse arrive et sa mère l'emmène accoucher en Normandie, pour éviter le scandale. Mme de Ferjol sert elle-même de sage-femme, et, l'enfant étant venu mort au monde, elle va l'enterrer au fond du jardin. Cependant Lasthénie ne sort ni de son mutisme ni de son abattement; chaque jour elle languit et se flétrit davantage, enfin elle meurt, et, en l'ensevelissant, on s'aperçoit qu'elle s'était percé le cœur avec une épingle. Ici le roman était achevé et l'auteur aurait mieux fait peut-être de laisser le lecteur deviner ou soupçonner les causes de ce mystérieux dénouement. Il a préféré nous faire savoir que le père Ricuef, au lit de mort, s'était confessé de son méfait : il avait profité d'un accès de somnambulisme de la jeune fille pour abuser d'elle sans qu'elle s'en doutât; M. Barbey d'Aurevilly a, de plus, mêlé à cet aveu, qui suffisait, l'histoire assez embrouillée d'une bague, que Lasthénie portait au doigt, qui a disparu le jour du départ du capucin et qui est retrouvée d'une façon bizarre. Une nuit, des voleurs dévalisent la boutique d'un épicier et l'un d'eux, qui avait passé la main par une ouverture, se l'est laissé couper plutôt que de se faire prendre : à l'un des doigts était précisément la bague en question. Ce sournois de capucin était-il donc aussi un voleur? Quoi qu'il en soit, cette *Histoire sans nom* est un drame saisissant dont certaines scènes sont fort belles.

* **HISTOLOGIE** s. f. — **Encycl.** Anat. L'*histologie*, étude de la composition intime, élémentaire, des tissus à l'aide des procédés d'investigation microscopique, comprend : 1° l'étude des éléments, qui se fait par dissociation (séparation des éléments); 2° l'étude des tissus, c'est-à-dire, de l'agencement des éléments entre eux, à l'aide de coupes plus ou moins fines de ces tissus; 3° l'étude du développement (embryogénie) et de l'agencement des tissus entre eux à l'aide de coupes en série.

L'histologie se divise en deux branches : 1° l'histologie proprement dite ou description des éléments, des tissus et de leur structure; 2° la technique ou description des procédés chimiques ou opératoires employés pour cette étude.

En général, pour étudier histologiquement un tissu, il faut : 1° fixer ses éléments à l'aide de réactifs fixateurs ou de procédés physiques (chaleur, coagulation, congélation); 2° rendre les tissus propres à être coupés en tranches très minces pour pouvoir être examinés par transparence au microscope avec les grossissements les plus forts (de 20 à 900 et 1.000 diamètres); pour cela, il faut durcir les tissus mous et décalcifier les tissus durs jusqu'à consistance spéciale. Ces coupes se font à l'aide de rasoirs spéciaux, à main levée ou avec des microtomes plus ou moins compliqués. On est dans quelques cas obligé de pratiquer l'*inclusion* du tissu dans une substance qui le pénètre et lui donne une consistance uniforme par sa coagulation. Puis ces coupes sont colorées à l'aide de réactifs (hématoxyline, carmin, picrocarmin, éosine et couleurs d'aniline), qui ont la propriété de se fixer de préférence sur certains éléments et de ne colorer qu'eux, ce qui permet de distinguer nettement leur forme et leur situation. On se sert encore d'imprégnations au nitrate d'argent et au chlorure d'or pour étudier et suivre les trajets et les terminaisons des nerfs. Enfin, grâce à des injections fines de masses plus ou moins liquides et diversement colorées, on peut suivre les vascularisations les plus pénétrantes. Ces coupes ainsi colorées, imprégnées et injectées sont encore éclaircies avec diverses essences, puis déposées sur une lame de verre dans une goutte de liquide conservateur et recouvertes d'une fine lamelle de mica dont on lute les bords avec de la paraffine et de la cire. De cette façon on peut les garder longtemps pour les soumettre à l'examen microscopique.

A côté de l'histologie normale, il faut placer l'histologie pathologique, qui utilise les mêmes procédés et qui, dans ces derniers temps, a fait de très intéressants progrès. C'est à elle que l'on doit la connaissance exacte de la nature intime des grands processus morbides, inflammations, dégénérescences, néoplasies, etc. C'est elle qui permet dans certains cas de faire un diagnostic précieux, devant guider des interventions opératoires importantes; c'est à elle enfin que l'on doit la découverte de cette branche si importante de la médecine moderne, la bactériologie.

HISTOLYSE s. f. (i-sto-li-ze — du gr. *histos*, tissu; *lusis*, dissolution). Physiol. Phénomène par lequel des tissus organisés se désagrègent : *Tous les systèmes d'organes de la larve, à l'exception du système nerveux central, se désagrègent par* HISTOLYSE. (Claus.) ‖ On dit aussi HISTOLYSIE.

— **Encycl.** Tous les naturalistes ne sont pas d'accord sur la nature exacte des phénomènes qui se passent au cours du développement post-embryonnaire des insectes. Il y a, en effet, dans la métamorphose deux ordres de phénomènes importants à considérer : la production de tissus nouveaux (histogénèse) et la disparition d'éléments antérieurement existants. C'est ainsi que, d'après certains auteurs, les larves de mouches, une fois renfermées dans la coque cornée, à aspect de barillet, formée par leur cuticule, voient leurs systèmes d'organes se désagréger par *histolyse*. Le système nerveux seul ne serait pas intéressé dans cette dissolution générale; mais tous les autres organes de la mouche adulte se formeraient soit aux dépens de la masse adipeuse, soit par des sphères à noyau se formant librement dans les tissus en dissolution. Cette théorie n'a pas satisfait tout le monde. Notons aussi qu'on doit admettre que, outre le système nerveux, les tubes de Malpighi doivent également résister à l'histolyse, puisque « les produits provenant des éléments dégénérés sont enlevés par les tubes de Malpighi et rejetés sous forme de méconium au moment de l'éclosion ». (Kunckel.)

HISTRIOBDELLE s. f. (is-tri-o-bdè-le) du lat. *histrio*, histrion; et du gr. *bdella*, sangsue). Zool. Genre d'annélides hirudinés, type d'une petite famille de sangsues marines, dite des Histriobdellidés, étudiée par Van Beneden et ayant pour caractères : région céphalique distincte; aux deux extrémités du corps des organes locomoteurs spéciaux ressemblant à des pieds; sexes séparés; les œufs pédiculés pondus isolément.

HITTITES, peuple de l'antiquité. V. HÉTÉENS.

* **HITZIG** (Ferdinand), théologien et orientaliste allemand, né à Haningen (grand-duché de Bade) le 23 juin 1807. — Il est mort le 22 janvier 1875.

HITZIG (Frédéric), architecte allemand, né à Berlin le 8 avril 1811, mort le 11 octobre 1881. Après de longs voyages en Europe et en Egypte, il s'établit à Berlin; devint conseiller secret du gouvernement et président de l'académie royale. Parmi les édifices qu'il a élevés, nous citerons : une grande partie des constructions de l'avenue Victoria à Berlin; la Nouvelle Bourse, le cirque Renz, la Banque de l'Empire, l'Ecole technique supérieure dans la même ville, le palais Revoltella à Trieste, le palais Kronenberg à Varsovie. On lui doit un recueil d'études sur ses *Constructions* (2 vol. avec 68 tableaux), des ouvrages spéciaux sur l'avenue Victoria, le palais Revoltella, la Bourse de Berlin, etc.

* **HIVER** s. m. — **Encycl.** Depuis l'hiver remarquable de 1871, il faut citer celui de 1879-1880, qui est, tant par la durée des périodes de froid que par leur intensité, un des plus rigoureux que l'on ait subis en France. A Paris, le thermomètre n'était jamais descendu aussi bas, depuis qu'on possède des instruments de quelque précision. Le « Bulletin international météorologique de France » a enregistré la température de 23°,9 au-dessous de zéro pour le 9 décembre, à 8 heures du matin. A l'observatoire du parc Saint-Maur, on a observé le même jour, à une heure du matin, — 26°,6, et, sur la neige, — 28°. Trois fois seulement on avait observé à Paris des températures presque aussi basses : — 21°,5 dans l'hiver de 1788-1789; — 23°,5 dans celui de 1794-1795, et — 23°,5 en décembre 1870 à l'observatoire de Montsouris. Le froid s'est annoncé dès le mois de novembre; il atteignait — 7° le 16, et pendant toute la fin du mois la température moyenne était de 10° au-dessous de la moyenne normale. Pendant tout le mois, le temps a été froid et sec, les vents du nord ont prédominé et le baromètre a indiqué de fortes pressions. La neige a apparu le 20 pour la première fois en petite quantité; mais le 30, à San-Martino, près de Menton, où de telles perturbations sont rares, la neige tombait en abondance et faisait craquer les branches des oliviers. Au cours du mois de décembre, le froid s'accentue, la pression atmosphérique reste haute, la neige tombant sur presque toute la France pendant un jour et demi sans discontinuer interrompt les communications. Les fleuves et une partie des ports sont gelés, et le dégel ne survient que le 29, amenant dans la Seine une débâcle qui éclate le 3 janvier, dans la Loire et dans la Saône de colossaux embâcles (V. EMBÂCLES). Un grand nombre de pommiers et d'autres arbres fruitiers, ainsi que des forêts entières de pins, furent détruits par la gelée. Après six jours de répit, le froid reprend le 4 janvier et dure jusqu'à la fin du mois, atteignant son maximum les 25, 26, 27 et 28. La température redevient douce en février, et les temps pluvieux prédominent. En mars, les nuits sont encore très froides, mais les jours sont chauds et la température moyenne s'élève au-dessus de la normale. Aux Etats-Unis, l'hiver de 1879-1880 fut plutôt doux, sauf dans les Etats de l'extrême Nord : la température a atteint — 30° dans l'Utah et — 39° dans le Dakota.

L'hiver de 1887-1888 mérite aussi une mention. Très doux pendant toute la durée ordinaire des froids, il devint rigoureux vers la fin. Au mois de février, la neige tomba en abondance, et les trains furent bloqués sur le réseau de l'Ouest qui n'est guère sujet à de tels accidents. Le thermomètre à Paris marqua — 15°.

Pour que les observations thermométriques soient comparables, il faut les rapporter à un même lieu, et nous donnons ici un tableau des températures les plus basses observées à Paris, d'après Arago et *l'Histoire de Paris*, de Dulaure. Le froid ne devenant réellement exceptionnel qu'au-dessous de — 15°, nous ne relevons que les températures égales ou inférieures à ce point depuis le grand hiver de 1709, et nous rappelons que la rigueur réelle des hivers dépend plus de la durée des froids que de la valeur minime des températures observées.

Hivers.	Température minima à Paris.	Observations.
1709	— 18°,75	Froid prolongé.
1716	— 19°	»
1729	— 15°	»
1742	— 16°,40	»
1747	— 16°	»
1754	— 15°,75	»
1755	— 15°	»
1768	— 15°	»
1776	— 19°,30	»
1788-1789	— 21°,5	»
1794-1795	— 23°,5	»
1798	— 18°,6	»
1829-1830	— 17°,2	»
1837-1838	— 19°	»
1870-1871	— 23°,5	»
1879-1880	— 23°,9	Froid prolongé.
1887-1888	— 15°	Hiver tardif.

* **HJERTA** (Lars-Jean), publiciste et homme politique suédois, né à Upsala le 23 janvier 1801. — Il est mort à Stockholm le 20 novembre 1872. Il a été membre de la seconde Chambre de 1867 à 1872.

* **HLUBEK** (François-Xavier-Guillaume DE), agronome autrichien, né à Chatitschau (Silésie autrichienne) le 11 septembre 1802. — Il est mort à Grætz le 10 février 1880.

Ses derniers ouvrages sont : *Tableau fidèle du duché de Styrie* (Grætz, 1860); *les Principaux Préceptes de l'agriculture* (Grætz, 1867); *le Mûrier et l'élevage des vers à soie* (1880). Hlubek a introduit en Silésie l'élevage des vers à soie; de plus, en discutant les théories de Liebig, il a beaucoup contribué à les rendre plus claires.

HOANG-NAN s. m. (mot tonkinois). Bot. et Thérap. Liane du genre Strychnos, qui croît dans la partie méridionale du Tonkin; remède contre la rage et la lèpre, préparé avec l'écorce de cette liane.

— **Encycl.** L'écorce de *hoang-nan*, analogue à notre fausse angusture, contient comme elle de la brucine et de la strychnine et jouit, par suite, de propriétés toniques et même convulsivantes. Au Tonkin elle passe pour un remède très efficace contre la rage, la lèpre et diverses maladies nerveuses. Le secret de ses propriétés thérapeutiques appartenait, paraît-il, à une famille païenne, qui le révéla après sa conversion au christianisme. Elle s'administre mélangée avec de l'alun et du réalgar, sous forme de pilules. En cas d'infection rabique on la donne aussitôt après la morsure, à doses préventives légères, répétées et augmentées chaque jour pendant quinze à vingt jours. En cas d'accès hydrophobique déclaré, on la donne à doses massives jusqu'à production des effets physiologiques, crispations des mains et des pieds, trismus des mâchoires.

On a déjà eu l'occasion de l'expérimenter chez nous dans les mêmes conditions : elle paraît avoir, dans nombre de cas, produit de réels effets préventifs. Elle a été, au contraire, inefficace dans les accès de rage confirmés. Depuis l'intervention des procédés vaccinaux de Pasteur contre la rage, on a délaissé son expérimentation. Mais on l'utilise encore avec succès dans la thérapeutique des vieilles affections de la peau rebelles à tout autre traitement et dans beaucoup d'affections nerveuses d'origine névrosthénique.

La plante a été décrite par M. Lesserteur dans une brochure publiée à Paris et par le docteur F. Barthélemy, de Nantes, dans le « Bulletin général de thérapeutique » (15 août 1881).

. **HOBART-PACHA** (Auguste-Charles), marin ottoman, d'origine anglaise, né à Norton (Buckinghamshire) en 1822. — Il est mort à Milan le 18 juin 1886. Le sultan l'avait nommé en janvier 1881 muchir ou maréchal, premier exemple de cette dignité conférée à un étranger.

HOCHE (Henri), pseudonyme de M. Emile Faure.

* **HOCHSTETTER** (Ferdinand D'), géologue et voyageur allemand, né à Esslingen le 30 avril 1829. — Il est mort à Oberdœbling, près de Vienne, le 18 juillet 1884. Ce savant fit de nouveaux voyages en Italie et dans l'Europe orientale. Membre de l'Académie royale des sciences en 1870, président de la Société de géographie de Vienne de 1866 à 1882, conseiller aulique en 1874, il devint, en 1876, conservateur du musée impérial d'histoire naturelle, et, en 1877, directeur du cabinet de minéralogie et des collections anthropologiques et ethnographiques, dont il peut être considéré comme le fondateur. En 1881, il quitta sa chaire de l'Ecole technique supérieure. Parmi ses dernières publications nous citerons : *A travers l'Oural* (Berlin, 1873); *l'Asie, ses voies futures et ses trésors de charbon* (Vienne, 1876), et des traités très estimés : *Tableaux géologiques* (Esslingen, 1875); *la Terre* (Prague, 1875).

HODELL (François-Oscar-Léonard), auteur dramatique suédois, né à Stockholm le 13 août 1840. Il débuta en 1860 à la fois comme acteur et comme auteur dramatique avec la pièce *Ett rum att hyra* (Une chambre à louer). Engagé ensuite en cette double qualité au théâtre Sœdra, il y resta jusqu'en 1870. A cette époque, il prit la direction de la feuille humoristique la plus répandue de Suède, « Sœndags Nisse », dont il devint propriétaire en 1881. On trouve dans ses pièces, au nombre de plus de cent, d'heureuses qualités d'invention et un esprit alerte. Parmi ses œuvres nous citerons : *En Stockholmsmamsell*, *En sœndag i det grœna*, *Ett sommarnœje* (Un plaisir d'été); *Fabriksflickan* (l'Ouvrière de fabrique); *Familien Trœgelin*; *Min gamla hat* (Mon vieux chapeau); *Stadsbor och landsfolk*, *Guldbrœllopet* (les Noces d'or); *Stockholm la nuit*, *Trois paires de chaussures*. On doit aussi à Hodell d'intéressantes adaptations d'écrivains étrangers.

HŒDEL (Emile-Henri-Maximilien), socialiste allemand, né à Leipzig le 27 mai 1857, décapité à Berlin le 16 août 1878. Enfant naturel d'un nommé Lehmann et d'une fille Hœdel, mariée depuis à un cordonnier du nom de Traber, il a successivement porté ces trois noms. Son enfance fut des plus malheureuses. Condamné pour vol, à treize ans, à être enfermé dans une maison de correction, il en sortit en 1875 et fut mis en apprentissage chez un ferblantier. Il avait le dégoût du travail; il se fit colporteur d'écrits socialistes à Leipzig, puis à Berlin, en Bavière, à Francfort, à Cologne. Il voyagea aussi en Hongrie, en Autriche, où la police l'expulsa de Vienne, puis se rendit en Alsace-Lorraine. Il allait de cabaret en cabaret, portant une boîte à musique au son de laquelle il rassemblait les consommateurs, puis débitait sa marchandise. Revenu à Berlin, après avoir paru à Leipzig dans deux meetings, où il traita de la question d'Orient et de la Commune de Paris, il résolut d'assassiner l'empereur d'Allemagne. Le 11 mai 1878, comme le vieux Guillaume revenait en calèche de sa promenade habituelle et allait rentrer au palais, Hœdel, qui le guettait, tira un premier coup de revolver du bord du trottoir où il s'était posté, puis deux ou trois autres en s'approchant de la voiture; l'empereur ne fut pas atteint. Arrêté immédiatement, il prétendit avoir voulu se suicider; mais, outre que la direction de l'arme, pendant qu'il tirait, démentait cette assertion, l'instruction établit que le jour même de l'attentat il avait dit à un vieux joueur d'orgue : « Je guette le gros bonnet. » Hœdel n'avait pas de complices et n'était affilié à aucune société secrète; il n'appartenait même pas à la petite secte socialiste-chrétienne dont il débitait, pour vivre, les brochures. C'était tout simplement un détraqué. Ses doctrines politiques, sociales et économiques se résumaient dans cette déclaration de principes : « Plus d'empereur, plus de roi, plus de gouvernement. A bas tout! Il faut que les riches partagent. Il faut que tout le monde travaille également. Il faut que l'ouvrier n'ait que deux heures à travailler par jour. »

Traduit le 11 juillet 1878 devant le tribunal d'Etat (*Staats-Gerift*), sorte de haute cour qui statue sans jury, Hœdel fut condamné à mort. Il accueillit la sentence avec impassibilité et, en sortant de l'audience, demanda à boire, prétendant que rien ne donnait soif comme un procès. L'exécution eut lieu le 18 août; le condamné, qui jusqu'au dernier moment avait espéré que l'empereur lui ferait grâce, montra une grande fermeté.

** **HŒFER** (Jean-Chrétien-Ferdinand), écrivain et savant français, né à Dœschnitz (Thuringe) le 21 avril 1811. — Il est mort à Brunoy (Seine-et-Oise) en mai 1878.

* **HŒFER** (Edmond), littérateur allemand, né à Greifswald le 19 octobre 1819. — Il est mort à Stuttgart le 23 mai 1882.

* **HOEVEN** (Cornélis-Pruys VAN DER), médecin hollandais, né à Rotterdam le 13 août 1792. — Il est mort le 5 décembre 1871.

HOFDYK (Guillaume-Jacques), auteur dramatique et historien néerlandais, né à Alkmaar le 27 juin 1816. Il débuta par un poème historique, *Rosemonde* (1839), puis publia *Egmont*, *la Danse nuptiale*, *Une chanson du trouvère de Kennemerland*, autres poèmes (1842); *le Seigneur de Brederode* (1849); *Idylle d'un artiste* (1849); *Ballades* (1850-1852, 2 vol.); *Griffo*, poème dramatique (1851). Doué d'une remarquable fécondité, il abordait en même temps l'histoire, la critique et le théâtre, sans abandonner la poésie, et faisait paraître : *Adonis*, poème épique (1852); *Histoire de la littérature néerlandaise* (1853-1856, 2 vol.); *la Fleur du monde*, drame (1856); *Théda*, poème (1854); *Hélène*, poème (1855); *Châteaux notables des Pays-Bas* (1855-1860, 6 vol.); *le Peuple néerlandais et les diverses périodes de son développement historique* (1856); *Contrées historiques* (1856); *Nos ancêtres* (1856-1862, 6 vol.); *Esquisse de l'histoire des Pays-Bas* (1857); *le Couronnement de Vondel*, composition lyrique et dramatique (1858); *Un fief de trois cents ans*, monographie historique (1859); *le siège d'Alkmaar*, drame (1860); *les Ordres religieux de la Néerlande* (1862); *la Légende de Kennemerland*, poème dramatique (1865); *Histoire du peuple néerlandais* (1865); *la Femme du corsaire*, drame (1867); *Un mauvais serment*, drame (1867); *la Prophétesse voilée* (1868); *Alcmaria victrix* (1873); *Douleur et gloire de Leyde* (1874); *Une couronne de trois siècles*, poème lyrique et dramatique (1874); *Feuilles de laurier de la couronne de Néerlande* (1875). M. Hofdyk est professeur d'histoire et de littérature néerlandaise au gymnase d'Amsterdam.

HOFFBAUER (Joseph-Hubert-Isidore), peintre et architecte, né à Neuss (Prusse rhénane) en 1839, de parents hollandais, et naturalisé Français. M. Hoffbauer a fait ses études en France et s'est spécialement consacré à l'étude de l'archéologie de son pays d'adoption. Il consigna les résultats de ses recherches dans un grand ouvrage : *Paris à travers les âges ; aspects successifs des monuments et quartiers historiques de Paris depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, fidèlement restitués d'après les documents authentiques* (1875-1882, 2 vol. in-fol.). Le texte de cet ouvrage est dû à un groupe d'écrivains qui se sont particulièrement occupés du passé de la grande ville : Edouard Fournier, Paul Lacroix, A. de Montaiglon, Bonnardot, Jules Cousin, Franklin, Valentin Dufour, etc. Le succès obtenu par cette publication encouragea M. Hoffbauer à utiliser les matériaux qu'il avait rassemblés, en établissant à Paris, au carré Marigny dans les Champs-Elysées, un *Diorama* donnant les principales vues de notre capitale aux diverses époques de son histoire. Sa compétence en la matière l'a désigné à l'Administration pour l'exécution d'une série de grands tableaux représentant des vues de Paris en 1789, qui doivent figurer à l'Exposition universelle de 1889. On cite du même artiste plusieurs tableaux historiques, entre autres les deux qu'il a exposés au Salon de 1887 : *l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, vue du haut du mur d'enceinte de Paris en* 1590; *Vue de la tour de l'Horloge et du pont provisoire construit après l'incendie du pont au Change en* 1621. M. Hoffbauer est membre du comité des Inscriptions parisiennes.

* **HOFFMANN** (André Gottlieb), orientaliste allemand, né à Wiebleben (comté de Mansfeld) le 13 avril 1796. — Il est mort à Iéna le 16 mars 1864.

* **HOFFMANN** (Charles-Borromée-Alexandre), littérateur polonais, né en Mazovie le 24 mars 1798. — Il est mort à Blasevitz, près de Dresde, le 6 juillet 1875.

. **HOFFMAN** (Charles-Fenno), écrivain américain, né à New-York en 1806. — Il est mort à Harrisbourg le 7 juin 1884.

** **HOFFMANN** (Alexandre-Frédéric-François), écrivain populaire allemand, né à Bernburg le 21 février 1814. — Il est mort à Dresde le 11 juillet 1882.

* **HOFMANN** (Jean-Christian-Conrad DE), historien et théologien allemand, né à Nuremberg le 21 décembre 1810. — Il est mort à Erlangen le 20 décembre 1877. Il a laissé les œuvres posthumes suivantes : *Ethique théologique* (1878); *Encyclopédie de théologie* (1879); *Herméneutique biblique* (1880). Hofmann est l'un des principaux fondateurs de l'école dite d'Erlangen. Membre de la seconde Chambre bavaroise, où il siégeait avec le parti progressiste, il avait usé de toute son influence pour amener l'unité politique de l'Allemagne.

HOFMANN (Léopold-Frédéric, baron DE), homme d'Etat autrichien, né à Vienne le 2 mai 1822. Après ses études de droit il entra dans la magistrature (1842), obtint un emploi à la chancellerie (1845), puis le titre d'attaché de légation (1847), fit partie de la commission impériale aux conférences de Dresde (1850) et donna comme privatdocent à l'université de Vienne des leçons de droit fédéral. Devenu chef de section au ministère de l'Intérieur (1867), il fut nommé conseiller intime et sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (1868) et reçut le titre de baron (1872). Principal coopérateur des ministres de Beust et Apponyi, il fut la cheville ouvrière de la diplomatie autrichienne pendant plusieurs années. Du 14 août 1876 au 8 avril 1880, il occupa le poste de ministre des Finances d'Autriche-Hongrie, et lorsqu'il fut remplacé, ce fut sur sa demande. L'empereur reconnut ses services en le nommant intendant général des deux théâtres de la cour.

HOFMANN (Charles DE), homme politique allemand, né à Darmstadt (Hesse) le 4 novembre 1827. Après avoir étudié le droit à Giessen et à Heidelberg et exercé la profession d'avocat, il devint conseiller au ministère de Hesse (1855) et directeur des Affaires étrangères (1857). Il accompagna M. de Beust à Londres, comme secrétaire aux conférences pour le règlement de la question du Schleswig-Holstein (1864), et fut le plénipotentiaire hessois pour la conclusion de la paix avec la Prusse après la guerre de 1866. Chargé de la légation de Hesse à Berlin et membre du conseil fédéral du Nord (1867), il se prononça lors des événements de 1870 en faveur de l'empire et fut chargé de porter à Versailles les hommages de vassalité de son petit souverain, qui le fit président de son ministère (1872). En juin 1876, M. Hofmann fut nommé président de l'office de la chancellerie impériale et ministre d'Etat prussien sans portefeuille; en juillet 1879 ministre du Commerce et de l'Industrie, et en août 1880 secrétaire d'Etat du gouvernement d'Alsace-Lorraine. Chargé de représenter le gouvernement devant l'Assemblée provinciale, il opposa un refus formel aux réclamations formulées contre le régime dictatorial auquel est soumis l'Alsace (1885). Après la mort de M. de Manteuffel, M. de Hofmann fut chargé du gouvernement intérimaire des provinces annexées (29 juin 1885), jusqu'au moment où le prince de Hohenlohe eut pris possession du pouvoir (15 octobre 1885). Dans la session du Landesausschluss, en janvier 1887, lorsqu'on se croyait à la veille de la guerre, il prononça un long discours où il s'efforçait de démontrer aux Alsaciens-Lorrains qu'ils pouvaient beaucoup pour le maintien de la paix, en reconnaissant l'état de choses établi, c'est-à-dire en votant, aux élections parlementaires de février suivant, pour les candidats agréables au gouvernement. Les Alsaciens-Lorrains ayant nommé des députés protestataires, le gouvernement allemand crut bon de substituer un régime de rigueur au système relativement doux inauguré par M. de Manteuffel. Le secrétaire d'Etat donna alors sa démission (9 mars 1887) et fut remplacé par M. de Puttkamer.

HOFMEISTER (Guillaume), botaniste allemand, né à Leipzig le 18 mai 1824, mort à Lindenau le 12 janvier 1877. Professeur de botanique à Heidelberg en 1863, puis à Tubingue (1872), il s'est particulièrement occupé de la physiologie et de l'embryogénie végétales. Son ouvrage sur la *Formation de l'embryon des phanérogames* fait encore autorité (Leipzig, 1849). En collaboration avec Bary, Irmisch, Pringsheim et Sachs, il a publié un très remarquable *Manuel de botanique physiologique*, dont le premier volume, tout entier de sa main, comprend la *Théorie de la cellule végétale* et la *Morphologie générale des végétaux* (Leipzig, 1867-1868). Ses travaux d'embryologie ont paru sous le titre de *Recherches comparées sur la germination et la fructification des cryptogames supérieurs, et la formation des semences des conifères* (Leipzig, 1851). On lui doit en outre des articles dans des revues de botanique et dans les « Comptes rendus » de la Société saxonne des sciences.

HOGAN (îles), petit archipel situé à l'entrée orientale du détroit de Bass.

** **HOHENLOHE-WALDENBOURG-SCHILLINGSFURST** (Clovis-Charles-Victor, prince DE), homme d'Etat allemand et diplomate, né le 31 mars 1819. — Le 12 mai 1878, le prince de Hohenlohe, alors ambassadeur d'Allemagne à Paris, prononça, à l'occasion de l'ouverture de la section allemande de l'Exposition des Beaux-Arts, un discours où il affirma que si l'Allemagne n'avait pas pris une part plus considérable « à ce grand concours auquel la France a convié les peuples du monde entier », il n'en fallait chercher d'autres raisons que des raisons « de nature économique ». Au Congrès de Berlin, il représenta l'Allemagne comme troisième plénipotentiaire. Au mois d'août 1878, il fut réélu député au Reichstag dans la circonscription bavaroise de Forchheim-Klumbach-Ebermanstadt. Dans une lettre électorale, il se déclara pour les lois d'exception contre les socialistes, pour une réforme fiscale qui aurait pour effet de diminuer les contributions matriculaires des Etats particuliers, pour le développement des taxes indirectes, etc. En 1880, le prince de Hohenlohe fut appelé à Berlin pour remplacer comme secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères par intérim, M. de Bulow, qui venait de mourir. En cette qualité, il parla au Reichstag dans l'affaire des îles Samoa; il envoya au prince de Reuss (alors ambassadeur à Vienne) une dépêche restée célèbre, où il caractérisait l'attitude de la fraction du centre contre le gouvernement impérial; il présida (juin 1880) la conférence internationale chargée d'aplanir les difficultés de délimitation de frontière qui avaient surgi entre la Turquie et la Grèce. Au mois de novembre suivant, il reprit ses fonctions d'ambassadeur à Paris, qu'il ne quitta qu'en août 1885 pour prendre celles de statthalter en Alsace-Lorraine, à la place du général de Manteuffel. Un dîner de gala lui fut offert à Metz le 17 novembre; il saisit cette occasion pour dire que les Alsaciens avaient pu se consoler, il y a deux cents ans, d'être séparés d'une Allemagne « déchirée » tandis que la France « était à peu près à l'apogée du développement intellectuel » et matériel, mais qu'aujourd'hui l'Allemagne était devenue un puissant Etat, capable de protéger et de faire prospérer ses nationaux. « Les habitants du pays, conclut-il, n'ont donc aucun motif de tourner les yeux du côté de la France. » L'administration du prince de Hohenlohe fut marquée au coin de la rigueur la plus ombrageuse; c'est sous sa responsabilité que furent prises ces mesures vexatoires, telles que la formalité des passeports, qui ont pour objet de chasser de la terre annexée tout ce qui rappelle le nom français.

La famille de Hohenlohe forme deux lignées : 1° celle des Neuenstein, qui comprend les Hohenlohe-Langenburg, les Hohenlohe-Œhrnigen et Ingelfingen; 2° celle de Waldenbourg, qui comprend les Hohenlohe-Bartenstein et les Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt. Ces derniers forment deux branches : 1° la branche aînée, qui est celle des Waldenbourg; 2° la branche cadette, qui est celle des Schillingsfurt, appartenant à la Bavière et à la Prusse, et dont est membre le prince Clovis, qui porte, outre son nom patronymique, le titre de prince de Ratibor et de Corvey. Le 12 février 1846, à la mort d'un frère cadet, et à la suite d'un contrat passé avec le duc de Ratibor, son frère aîné, le prince Clovis est devenu le chef de la branche cadette. L'année suivante, il épousa la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein-Verleburg, dont il a eu cinq enfants. Les Hohenlohe ont hérité, en 1834, du duché de Ratibor du dernier landgrave de Hesse-Rheinfels-Rothenburg.

HOHENWART (Charles-Sigismond, comte), homme d'Etat autrichien, né le 12 février 1824, d'une famille établie en Styrie depuis le XIIe siècle. Après avoir exercé les fonctions de directeur de comitat à Fiume (1857), de président du pays à Laybach (1860), et de lieutenant impérial en Carinthie (1867), puis à Linz (1868), il devint, de février 1871 à novembre de la même année, président du ministère cisleithan et ministre de l'Intérieur. En octobre 1873, il fut élu représentant de la Carinthie au Reichsrath par le district de Krainburg. Président du club du centre droit, il est le chef du parti fédéraliste contre le dualisme austro-hongrois, qui a sacrifié l'élément slave, si nécessaire à la puissance, même au salut de la monarchie autrichienne. En septembre 1885, le comte Hohenwart fut nommé par l'empereur président de la cour des Comptes; à la requête de ses collègues au Reichsrath, il lui fut permis de continuer à siéger à la Chambre des députés, non à la Chambre des seigneurs, dont il devenait